

# Revue française de psychanalyse (Paris)

Société psychanalytique de Paris. Auteur du texte. Revue française de psychanalyse (Paris). 1991/11-1991/12.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [reutilisationcommerciale@bnf.fr](mailto:reutilisationcommerciale@bnf.fr).

# *L'ADOLESCENCE, ENTRE RÊVE ET ACTION*

François LADAME

Ce rapport est centré sur la métapsychologie de l'adolescence.

Il est construit autour de textes de Freud qui renferment des indications sur les changements du fonctionnement psychique liés à l'avènement de la sexualité adulte, avec une certaine prédilection pour ses œuvres de psychanalyse appliquée. Les commentaires sur la *Gradiva* et sur *L'homme au sable* fournissent un matériel aussi intéressant et suggestif qu'une histoire de patient. J'ai donc choisi de ne pas ajouter de cas personnel.

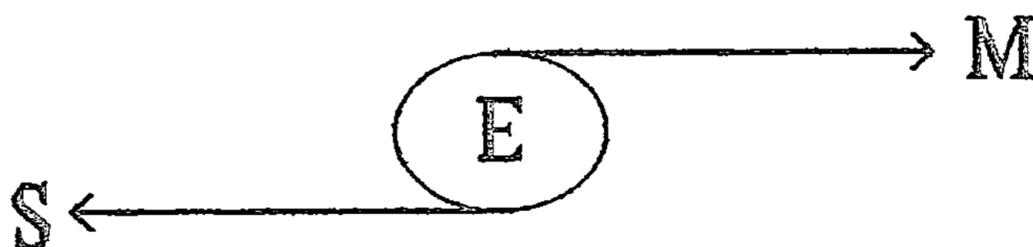
Ces dernières années ont vu apparaître un nombre considérable de travaux sur la clinique de l'adolescence, qu'il n'était pas possible de résumer ici, auxquels je renvoie les lecteurs plus particulièrement intéressés par cette question.

D'un point de vue métapsychologique, je situe l'adolescence entre rêve et action. Ces deux termes sont pris dans leur sens freudien spécifique, loin de toute idée de « rêvasseries » ou d'« agissements ». Mon titre indique le rôle déterminant que j'attribue au travail psychique constitutif de l'activité onirique comme de l'action pour la réussite du processus de transformation de la psyché.

## *Synopsis*

Dans le chapitre VII de *L'interprétation des rêves* [1], Freud postule deux voies possibles pour le processus d'excitation, l'une progressive ou directe, vers

le pôle moteur de l'appareil psychique, l'autre régressive ou rétrograde, vers son pôle sensoriel [SE, 5, 541-542]<sup>1</sup>. Soit le schéma suivant :



La voie directe implique une activité motrice. Celle-ci peut se manifester sous la forme d'une action ou sous la forme d'une décharge (« Formulations sur les deux principes... » [2]). Je rapporte action et décharge motrice à des modèles, qui seraient l'orgasme pour l'une, l'inceste pour l'autre.

L'action, dans la définition de Freud, est corrélative de l'établissement de fonctions ou notions aussi complexes que jugement (pensée) et épreuve de réalité (distinction entre réel et non réel), action d'essai, modification du monde extérieur, dépassement de l'auto-érotisme...

La voie rétrograde est seule à même d'expliquer le caractère hallucinatoire du rêve et l'hallucination (même si elle n'explique pas le phénomène dans son ensemble). La *liaison* est l'une des grandes fonctions dévolues au rêve [SE, 5, 579].

Par analogie avec le schéma qui précède, je situe l'adolescence à un même carrefour, entre rêve et action. L'analogie porte sur le pulsionnel dont le destin se trouve ainsi diffracté vers deux pôles, et par là même *tempéré*.

L'action échappe, par principe, à l'emprise de l'autodestruction, contrairement à la décharge motrice de l'acte compulsif ou symptomatique<sup>2</sup>. Quant aux pulsions stimulées dans le rêve, elles restent inoffensives, incapables qu'elles sont de mobiliser l'appareil moteur [SE, 5, 568].

Après avoir passé en revue les principales transformations psychiques de l'adolescence, je discute la place spécifique du rêve et de l'action dans ce processus. J'évoque ensuite les dérapages possibles (la *Gradiva* de Jensen constitue un exemple illustratif), aux limites de la pathologie établie qui marque, elle, l'entrée dans la compulsion de répétition.

1. Les indications de page renvoient à la *Standard Edition*. Dans la suite du travail, sauf exceptions, les citations de Freud sont traduites en français à partir de l'édition anglaise.

2. J'ai hésité à utiliser le terme de passage à l'acte, qui me conviendrait bien mais dont beaucoup parmi nous se sont plu à souligner la connotation par trop psychiatrique. Quant à l'idée d'*acting (out)*, je préfère la réserver aux manifestations agies du transfert (qui, faut-il le rappeler, ne sont pas toujours guidées par la destructivité).

*Les transformations d'adolescence : premiers jalons*

L'idée de la contribution spécifique de l'adolescence à l'ensemble de l'évolution psychosexuelle est énoncée en ouverture du dernier des *Trois essais...* [3] : « L'avènement de la puberté inaugure des changements qui vont donner à la vie sexuelle infantile sa forme définitive, normale » [SE, 7, 207].

Pour exprimer les choses en raccourci, le processus de transformation, qui est le fruit d'un travail psychique aux conséquences topiques, dynamiques et économiques, devrait aboutir à une modification de l'autoreprésentation du sujet intégrant la double notion de corps génital et de complémentarité des sexes.

1 / Jusqu'à la puberté, le principe de réalité en usage est celui de l'impuissance infantile *de facto*, soit l'impuissance du corps, qui va de pair avec l'omnipotence de la pensée. Comme nous le rappellent les Laufer [4, p. 28], pendant l'enfance, le corps propre est bien séparé des parents mais il est incapable de remplir son rôle sexuel dans la réalité matérielle. En d'autres termes, à la fin de la période œdipienne infantile, le contenu des identifications implique une position de non-pouvoir face aux parents œdipiens.

L'arrivée de la puberté installe une nouvelle donne où les termes sont permutés. Face à la puissance du corps sexué (au sens génésique s'entend), l'omnipotence est intenable et amène à la reconnaissance de la finitude.

Ce changement du principe de réalité, comparable à un mouvement de bascule, m'apparaît comme le déclencheur de toute la cascade de transformations qui s'ensuit. Ou ne s'ensuit pas... En effet, rien ne nous empêche, en théorie, d'envisager un cas de figure extrême où un processus involutif succéderait immédiatement à la puberté, sorte de sénescence précoce permettant de faire l'économie du travail psychique imposé par cette nouvelle réalité du corps<sup>1</sup>. Dans les faits, nos collègues endocrinologues ont plutôt affaire à des retards de puberté qui les laissent souvent perplexes. Je n'évoque ces exemples caricaturaux que pour faire mieux ressortir l'enjeu au plan psychique.

2 / En « métapsychologues » que nous sommes, notre intérêt porte prioritairement sur le monde des représentations. Si changements il doit y avoir, c'est à ce niveau qu'ils se passent [SE, 7, 225]. Le corps sexué puissant doit donc être représenté et non seulement perçu. Se pose dès lors le problème de l'*articulation*

1. Beaucoup de mes jeunes patients ont caressé cette fantaisie comme « la » solution potentielle à l'ensemble de leurs problèmes. Il se serait agi, en quelque sorte, de pouvoir passer sans transition du « pas encore... » au « déjà plus... » à partir d'une confirmation corporelle.

entre perceptions et représentations<sup>1</sup>. Si le chemin va bien des premières aux secondes et que les représentations « représentent » le dehors, en constituent l'*analogon*, nous savons aussi que des traces mnésiques peuvent devenir conscientes au même titre que les perceptions. Il en découle un risque, évoqué dans l'*Abrégé* [5], de *fausse reconnaissance de la réalité* [SE, 23, 199]. Jusqu'à quel point une telle confusion est-elle complètement évitable à l'adolescence ? C'est une question à laquelle il me paraît hasardeux de répondre en isolant artificiellement un paramètre d'une économie d'ensemble du fonctionnement psychique. Mais soulever déjà le problème revient à souligner le rôle incontournable de l'instauration de l'épreuve de réalité sur laquelle nous nous arrêterons plus loin.

3 / Ce qui est en jeu dans l'intégration d'une représentation du corps sexué puissant, c'est, en dernière analyse, la différenciation entre homme et femme, tâche spécifique de l'adolescence, énoncée comme telle par Freud tant dans les *Trois essais...* [3] que dans « L'organisation génitale infantile » [6] [SE, 7, 219, 235 ; 19, 145]. L'opposition entre phallique et châtré est alors remplacée par la notion de complémentarité.

4 / Dans l'aventure, tout l'ensemble identificatoire phallique vacille sur ses bases, confrontant l'adolescent au problème de la perte ou du deuil<sup>2</sup>. Ces images phalliques exercent une fascination dont la « négativation », rendue nécessaire par le processus transformationnel, comporte en lui-même un risque de scission pour la psyché. En effet, le déclin de leur brillance ne peut aller sans un travail du négatif (dans le sens que lui donne Green [9]). Et ce travail repose sur la déliaison, avec ses dangers disruptifs potentiels tant que des reliaisons n'ont pas été opérées.

1. Et aussi de leur écart : l'intégration de la représentation du corps sexué adulte est un processus *lent*. Pendant tout le temps que dure ce travail psychique peut se manifester un renoncement défensif, avec un besoin de revenir temporairement à la position antérieure de non-pouvoir au regard des parents œdipiens. Dans une évaluation d'un patient adolescent, il est donc essentiel de distinguer un jeu de défenses (capables de contenir l'angoisse inhérente au mouvement évolutif tout en gratifiant les aspirations régressives) d'une éventuelle abdication contre-évolutive (face à une angoisse envahissante qui entraîne une régression apparemment non dépassable).

2. N'est-ce pas le pavé dans la mare ? Evoquer l'idée de perte ou de deuil, c'est faire référence à un modèle, voire à un concept. Comme toujours, on peut s'autoriser de Freud pour le défendre ! Freud qui, dans l'article sur « La négation » [7], fait du processus de perte et d'élaboration de la perte une précondition à l'établissement de l'épreuve de réalité [SE, 19, 238], alors que, dans le texte sur « La création littéraire et l'activité imaginative » [8], il affirme que les renoncements sont seulement une apparence, qu'il s'agit en fait de formations substitutives ou de succédanés [SE, 9, 145]. Alors... deuil *ou* réaménagement ? Deuil *et* réaménagement ? Cette question sera en filigrane de toute la discussion ultérieure sur rêve et action. Elle pointe en direction de l'importance du point de vue économique dans l'abord du fonctionnement psychique de l'adolescent. Et elle me rappelle aussi une remarque récente d'Olivier Flournoy sur l'impossibilité de décrire le fonctionnement psychique en faisant abstraction de... l'impossibilité même d'une telle démarche, sinon à pécher par omnipotence.

5 / Le saut qualitatif le long des deux séries d'opposés prégénitalité / génitalité et auto-érotisme / complémentarité se joue comparativement à une perte et narcissique et objectale. Celle-ci doit pouvoir être compensée par un gain dans les deux registres.

La perte narcissique touche à l'omnipotence infantile, liée elle-même à l'ensemble identificatoire phallique dont il vient d'être question et aux représentations du corps impubère (un corps où tous les possibles seraient encore réalisables, dans d'infinies permutations). Sur le plan objectal, la perte c'est le sacrifice de la relation incestueuse. Ces deux dimensions ne sont pas dissociables, pour autant qu'on admette le lien originel entre les fantaisies narcissiques de toute-puissance et de « perfection » et les désirs de conquête du parent œdipien.

Le gain, c'est la sécurité de l'angoisse de castration (sécurité au plan narcissique dans la mesure où la survie ontologique est assurée grâce au principe de la *pars pro toto*), de même que l'accès à la prime de plaisir. Mais celui-ci nécessite préalablement un investissement narcissique positif de l'image du corps sexué d'homme ou de femme qui ne peut se faire sans un renoncement aux « perfections » du passé.

Pour être plus précis, le mouvement évolutif de l'auto-érotisme à la complémentarité demande aussi l'intégration d'une représentation des organes génitaux de l'autre sexe. A ce moment-là sont posées les bases nécessaires pour une gratification potentielle à la fois libidinale et narcissique (pouvant satisfaire le désir d'« union » narcissique)<sup>1</sup>.

6 / Pendant ce passage entre perte et gain, le problème du dédoublement occupe une place centrale. L'effondrement de l'ensemble identificatoire phallique comme le sentiment de perte d'amour (au plan œdipien) rendent l'étayage du moi indispensable. Un double, ou un *alter ego*, s'inscrit alors dans une perspective transitionnelle. Mais, là non plus, le risque encouru par la psyché ne doit pas être sous-estimé pour autant, parce que tout dédoublement implique une déliaison. Ce risque est celui de la dérive vers une désobjectalisation, vers une destruction du travail d'investissement significatif, selon la définition de Green [11].

Ainsi le dédoublement, au mieux, joue-t-il un rôle renarcissisant, au pire, devient-il obstacle à la relation à l'objet, lorsque l'amour du « même » s'exerce au détriment de l'amour d'un autre « différent ». C'est la situation quelque peu paradoxale devant laquelle nous place toute décompensation psychique chez un adolescent : avons-nous affaire à une impossibilité de la psyché de trouver un étai dans un *alter ego* ou bien s'agit-il d'un amour narcissique du double qui

1. P. Gutton [10] fait bien ressortir l'obligation de cette « inclusion... de l'éprouvé du sexe complémentaire » pour trouver la puissance sexuelle [p. 363].

« siphonne » la psyché ? Nous aurons à y revenir quand nous discuterons dérapages et capotages du processus d'adolescence.

7 / La modification du rapport entre le moi et le surmoi est tout à fait fondamentale. Elle passe par un remaniement du contenu du surmoi. Freud l'invoque dans les *Trois essais...* [3], quand il parle de l'affranchissement de l'autorité parentale, considéré comme l'une des réalisations psychiques les plus importantes mais aussi les plus douloureuses de la puberté [SE, 7, 227]. Cet affranchissement, ajoute-t-il, s'accomplit en même temps que sont surmontés les fantasmes ouvertement incestueux. Le corollaire de cette proposition, c'est qu'on ne peut pas rester dans le couple parental, ou dans la scène primitive, sans le payer au niveau du surmoi.

Si l'on suit le schéma de *Malaise dans la civilisation* [12], la formation du surmoi infantile passe par les étapes suivantes :

- la frustration imposée par l'autorité qui se met au travers des satisfactions instinctuelles, quelles qu'elles soient, provoque une réaction sous forme d'agressivité ;
- l'enfant renonce toutefois à la vengeance à cause de la menace de perte d'amour ;
- il se tire d'affaire en s'identifiant à cette autorité qu'il ne peut attaquer, laquelle autorité forme le contenu du surmoi et détient alors l'agressivité que l'enfant eût aimé manifester à son endroit [SE, 21, 129].

C'est ce contenu-là qui doit être transformé après la puberté pour permettre à l'adolescent de se libérer des restrictions imposées par le surmoi à son activité sexuelle et favoriser une identification aux parents dans une polarité qui inclue la représentation du pénis et du vagin *actifs*.

La solution apportée à la tentation incestueuse et parricide constitue une sorte de « monnaie d'échange » avec la possibilité d'intégrer et d'investir le corps sexué puissant. En l'absence de ce nouveau compromis, acquérir la puissance sexuelle peut avoir la même signification que posséder des caractères propres à détruire la relation aux objets œdipiens.

Comme analystes, ce qui nous informera sur la relation incestueuse, les Lauffer le soulignent fort à propos [4, p. 71], ce n'est pas l'existence ou non de relations apparemment non incestueuses et hétérosexuelles dans la vie quotidienne, c'est bien l'évolution ou l'absence d'évolution de la relation au surmoi. Or, l'adolescent malade est généralement incapable de se détacher des objets œdipiens représentés dans l'instance surmoïque. Dans les « cassures » du processus d'adolescence, le sujet est piégé par le fait que son impossibilité d'investir narcissiquement son corps — plus exactement ce que celui-ci représente comme moyen de toucher la prime libidinale — renforce par défaut sa dépendance aux exigences du surmoi, c'est-à-dire aux objets incestueux, instaurant ainsi un parfait cercle vicieux.

*Rêve et action*

« C'est peut-être notre destin à tous de diriger nos premières impulsions sexuelles sur notre mère et nos premiers sentiments de haine et nos premiers désirs homicides contre notre père. Nos rêves sont là pour nous convaincre que c'est bien le cas. »

*L'interprétation des rêves, SE, 4, 262.*

Jocaste à Œdipe :

« ... Beaucoup de mortels, en effet, déjà dans leurs rêves ont couché avec leur mère. Mais celui pour qui ces choses ne comptent pas supporte la vie très facilement. »

Sophocle : *Œdipe Roi*, v. 981-983,  
trad. littérale de A. Raviola.

L'inceste est au cœur de l'adolescence. C'est je pense la leçon principale du dernier des *Trois essais...* [3]. Nous avons vu précédemment le lien établi par Freud entre la modification du surmoi et le renoncement au choix d'objet incestueux. Quand ce « détachement » n'est pas opéré dans le contenu du surmoi, le caractère incestueux de la relation est payé de l'amputation de la sexualité adulte du sujet. Pratiquement, cela signifie ou l'inhibition (la libido reste dissimulée derrière la tendresse — procédé qui ne vise à rien d'autre qu'à duper le surmoi — et le penchant infantile pour les proches peut être conservé la vie durant, parallèlement à une horreur des exigences réelles de la vie sexuelle et à une idéalisation de l'amour asexuel) ou la perversion (issue qui semble avoir hanté Freud tout au long de son œuvre, même si ses remarques ont souvent gardé un caractère allusif).

Nous voici donc confrontés à une exigence : la renonciation à l'inceste, en échange de quoi s'ouvrirait l'accès à la jouissance adulte (« le plaisir terminal est un plaisir nouveau, lié vraisemblablement à des conditions qui n'existent pas avant la puberté » [SE, 7, 210-211]). Alors ? Perte, deuil, travail de deuil ? Ou bien réaménagement, substitution, succédané ? Ou bien et l'un et l'autre, ce qui amènerait à poser le principe non seulement de la complexité mais aussi de l'hétérogénéité de l'appareil psychique ?

Si « les désirs dans l'Id sont pour ainsi dire immortels » [SE, 5, 553] et que le propre de ce système indestructible est d'être toujours prêt à provoquer une décharge pulsionnelle, le rêve va devenir, à partir de la puberté, la solution royale face aux désirs incestueux et parricide. Rêve qui est défini par Freud comme l'accomplissement *déguisé* d'un désir *refoulé* [SE, 4, 160] (c'est moi qui souligne les qualificatifs). Hors analyse, ce rêve n'est fait ni pour être compris, ni pour être raconté, peut-être pas même pour être remémoré [13], sauf s'il trouble, ce qui indi-

querait alors un relatif échec du travail psychique sous-jacent. Grâce à un passage obligé Ics-Pcs avant d'atteindre la Cs, le processus d'excitation subit des modifications [SE, 5, 540-541], attestant cette fonction de liaison accomplie par le travail du rêve [p. 579]. Enfin, deux précautions valant mieux qu'une seule, au voile de méconnaissance jeté sur le contenu latent (sur le sens) vient s'ajouter la paralysie du système effecteur comme garantie supplémentaire de l'innocuité de la pulsion.

Le rêve constitue ainsi la solution économique-dynamique à disposition de la psyché humaine pour répondre à la nécessité de venir à bout du complexe d'Œdipe, plus précisément pour répondre à l'exigence de trouver à l'adolescence une issue à la tentation incestueuse et parricide. Ce postulat posé ici a également été envisagé par M. Fain dans un article récent [14]<sup>1</sup>.

C'est dans la section consacrée aux *rêves typiques*, dans le chapitre V de *L'interprétation des rêves* [1] (« Matériau et sources des rêves »), que Freud décrit le complexe d'Œdipe, supposé universel, et établit le rapprochement avec la légende représentée dans la tragédie de Sophocle [SE, 4, 260-264]. L'histoire d'Œdipe figurerait la réaction de notre imagination à ces *deux rêves typiques* que sont le rêve de relations sexuelles avec sa propre mère et celui de meurtre du père.

Œdipe qui se défait de son père et partage la couche maternelle nous montre l'accomplissement de nos désirs d'enfants. Simplement, ajoute Freud, nous sommes plus fortunés que lui puisque nous avons réussi à *détacher* nos pulsions... Détacher, sûrement, mais ce qui est vrai pour un système ne l'est pas nécessairement pour un autre. Ainsi, les désirs incestueux et parricide survivent-ils dans l'Ics, et nous pouvons vivre dans leur ignorance. Pour que le rêve remplisse complètement sa fonction, un travail de distorsion doit permettre de rester dans la méconnaissance de la nature du désir. Quelques pages plus loin [SE, 4, 285-289], Freud rapporte « Un beau rêve » de l'un de ses patients, qui est un rêve d'inceste. Du moins est-ce la conclusion à laquelle conduit son analyse. En effet, « les rêves déguisés de relations sexuelles avec sa mère sont beaucoup plus courants que les rêves d'inceste crus » [SE, 5, 398].

Cet équilibre fonctionnel subtil, qui permet au refoulé de revenir peupler nos rêves sans hanter notre vie diurne sous forme de symptômes, est corrélatif du processus complexe de transformation psychique caractéristique de l'adolescence. Le rêve est donné par Freud comme le premier membre d'un ensemble de phénomènes psychiques anormaux qui vont des phobies hystériques aux délires, en passant par les obsessions, alors même que sa normalité est répétitivement

1. « Le biphasisme de la sexualité, la constitution "après-coup" du sens donné à la sexualité infantile constituent une des nervures limitant l'activité onirique, ce qui laisse supposer théoriquement que la fonction onirique n'atteint son plein achèvement qu'après la puberté, lorsque la sexualité infantile trouve l'état d'un organisme achevé » [p. 22].

soulignée ! Cette situation quelque peu paradoxale ne correspond-elle pas à celle de l'adolescence elle-même, ce qui amène parfois à penser que l'issue serait indécidable, malgré des signes évidents de pathologie.

Pour ce qui est du rêve, nous avons plus à connaître les ratés du travail psychique dont il est l'aboutissement, voire parfois son échec complet. Condensation, déplacement, représentabilité et révision secondaire (la façade) sont les conditions de son succès. Mais une condensation excessive avec un déplacement insuffisant peut donner au rêve une allure de « boulet rouge », selon la formule de M. Fain [14], comme le cas de figure inverse d'ailleurs, quand l'excès de déplacement dilue toute possibilité de satisfaction et conduit en retour à une même violence traumatique de la pulsion. Ainsi, la sagacité dont nous savons faire preuve face aux aléas du travail du rêve peut — et devrait — être appliquée à nos considérations sur le travail de transformation de l'appareil psychique pendant l'adolescence, travail qui peut connaître des à-coups, certes sans conséquences durables, mais aussi des échecs et des interruptions.

Le lien entre rêve et adolescence soulève la question des rêveries, des fantaisies diurnes. Après avoir montré que celles-ci répondent à la même structure que les rêves (dans le sens de l'accomplissement de désirs, de la reprise d'expériences infantiles et du bénéfice d'un relatif relâchement de la censure), Freud ajoute que certains rêves sont la simple répétition de fantaisies diurnes qui seraient peut-être restées inconscientes [SE, 5, 491-492]. Cette idée est reprise dans « La création littéraire et l'activité imaginative » [8]<sup>1</sup>, mais elle renvoie surtout à la longue note ajoutée en 1920 à la discussion sur la barrière de l'inceste dans les *Trois essais...* [3], où les choses deviennent plus précises. Dans cette note, ce sont bien les rêveries de la période pubertaire<sup>2</sup> qui sont données comme le prototype des fantaisies nocturnes qui deviennent conscientes sous la forme de rêves. « Les rêves ne sont souvent rien d'autre que le retour de fantaisies de ce genre, sous l'influence... des restes diurnes » [SE, 7, 226]. Et quels sont les principaux thèmes qui occupent les rêveries de l'époque de la puberté ? Le rapport sexuel des parents, notamment, et le retour au ventre maternel. Or, pour Freud, les fantasmes de *regressus ad uterum* sont des fantasmes d'inceste<sup>3</sup>.

Ainsi, il me paraît légitime d'admettre l'idée que toute solution économique-

1. « Je ne peux passer sur la relation des fantaisies au rêve. Nos rêves nocturnes ne sont rien d'autre que de telles fantaisies... Si le sens de nos rêves reste la plupart du temps indistinct, cela tient au fait que se mettent en branle des désirs dont nous avons honte et que nous devrions nous cacher... A de tels désirs refoulés et à leurs rejets, il ne peut être accordé qu'une expression fortement déformée » [SE, 9, 148].

2. Dans « Les fantaisies hystériques et leur relation avec la bisexualité » [15], Freud regrette que les rêveries de l'adolescence, source commune et prototype normal des créations fantasmatiques en question, n'aient pas encore soulevé l'intérêt qu'elles méritent [SE, 9, 159].

3. Voir « L'inquiétante étrangeté » [16] [SE, 17, 244] et l'analyse que j'ai faite de ce texte dans un autre travail [17]. Voir aussi la lettre circulaire de 1924 publiée dans la biographie de Jones [18, p. 69].

ment viable à la reprise de la problématique œdipienne, dans la situation de changement de principe de réalité introduit par l'achèvement du développement du corps, nécessite un fonctionnement adéquat du travail du rêve. Celui-ci serait alors l'une des conditions limitantes entre la répétition structurale et l'entrée dans la compulsion de répétition. Je le souligne encore une fois, c'est bien du *travail du rêve* qu'il s'agit ; ce travail est l'*essence* du rêve, comme le rappelle Freud dans une note de 1925 où il fustige les analystes qui veulent réduire la nature du rêve à son contenu latent, autrement dit à une simple forme [SE, 5, 506]. Le travail du rêve, lui, correspond à une activité de liaison-déliasion-reliaison. C'est pourquoi ses ratés ou ses échecs revêtent une si grande importance au plan économique, car ils exposent la psyché à des attaques pulsionnelles potentiellement traumatiques.

Mon schéma introductif (p. 1494) postule que cette fonction de protection de l'appareil psychique est également dévolue pour une part à l'action (opposée de ce fait à la *décharge motrice*). Dans la définition freudienne, l'action ne va pas sans diverses transformations complexes au plan psychique, aussi elle constitue pour moi l'une des acquisitions de l'adolescence. Une telle hypothèse a trait bien évidemment à la pulsion sexuelle et non aux pulsions du moi, d'où la référence à un prototype, l'orgasme (dans une paire contrastée dont l'autre terme serait figuré par l'inceste).

Quels sont les facteurs corrélatifs du passage de la *décharge motrice* à l'action ? Pour tenter de cerner le problème, partons des « Formulations sur les deux principes... » [2]. Freud y fait état de la contrainte exercée par les besoins internes [SE, 12, 219], à laquelle est apportée une première réponse, la satisfaction hallucinatoire, qui est un échec. D'où la nécessité d'une seconde réponse, qui consiste à se forger une conception des conditions réelles dans le monde extérieur afin que celles-ci puissent être modifiées. Il ne s'agit donc plus seulement de savoir si une chose est plaisante ou déplaisante, mais aussi si elle est réelle ou non réelle. La motricité avait servi jusque-là à décharger les stimulations en excès ; elle se voit attribuer une nouvelle fonction [SE, 12, 221], celle d'effectuer les modifications appropriées de la réalité. Ainsi, *la décharge motrice devient action*.

Ce glissement est facile à concevoir pour ce qui touche au besoin (simplifications en disant le sein pour manger), après l'expérience du caractère insatisfaisant de l'hallucination, après une expérience de *frustration*. Ce mouvement évolutif, il faut le rappeler, est totalement interdépendant de l'*épreuve de réalité* (indicatrice de ce qui est réel et de ce qui ne l'est pas, de ce qui est retrouvable par l'action appropriée et de ce qui ne l'est pas), fonction nommée comme telle

quelques paragraphes plus loin [SE, 12, 222]. Les choses paraissent moins simples pour la pulsion sexuelle, à laquelle devrait s'appliquer le même modèle, quoique différé dans le temps. Cette dernière nuance n'est pas anodine. En effet, l'idée d'évolution diphasée s'applique certes à la sexualité elle-même, mais elle concerne aussi le couple pulsions du moi / pulsions sexuelles, dont Freud souligne le développement scindé [SE, 12, 222]. Il y a bien « double écartement », ouvrant à autant de cas de figure évolutifs !

Tandis que se poursuit le développement des pulsions du moi<sup>1</sup>, il n'en va pas de même pour les pulsions sexuelles. Celles-ci ne connaissent pas la frustration dans la mesure où elles se satisfont auto-érotiquement (satisfaction dans le corps propre). « La quête objectale à peine commencée est vite interrompue par la latence, qui retarde le développement sexuel jusqu'à la puberté » [SE, 12, 222]. Ainsi, ces deux facteurs (auto-érotisme et période de latence) ont-ils pour conséquence que la pulsion sexuelle est bridée et va demeurer beaucoup plus longtemps sous la dominance du principe de plaisir<sup>2</sup>.

La vraie quête objectale est différée jusqu'à la puberté, où elle va poser les problèmes sur lesquels nous sommes arrêtés depuis les premières pages de ce travail. Dans l'intervalle, si l'objet est utilisé comme source de gratification — et certes il l'est — c'est en qualité d'objet narcissique *via* l'auto-érotisme. De ce fait, la mère peut ne pas être un objet incestueux<sup>3</sup>.

« On ne peut arriver à bout du principe de plaisir avant que ne soit opéré un complet détachement psychique des parents » [SE, 12, 220, *NbP*]. Cette remarque est à rapprocher de ce que Freud disait de l'affranchissement de l'autorité parentale [SE, 7, 227] dans les *Trois essais...* [3]. Ce détachement, ou cet affranchissement, passe par la modification du contenu du surmoi. On voit ainsi l'interdépendance des facteurs en jeu dans ce qui aurait pu apparaître au premier abord comme une étape évolutive simple : le passage de la décharge motrice à l'action. En effet, tout acte, à l'adolescence, n'est-il pas en puissance incestueux jusqu'au moment où ce travail de détachement a pu être opéré ?

L'épreuve de réalité, nous venons de le voir, est fille de la frustration, mais la frustration au plan sexuel est fille de la puberté. Quelle serait la frustration comparable à l'insatisfaction de l'hallucination qui conduirait la pulsion sexuelle à se placer à son tour sous l'égide de l'épreuve de réalité ? La barrière de l'inceste

1. Nous sommes en 1911, au temps 1 de l'histoire de la théorie des pulsions, où les pulsions sexuelles sont opposées aux pulsions du moi, caractérisées essentiellement par les pulsions d'*autoconservation*. Celles-ci seront ensuite attribuées à la libido du moi (narcissique). Freud rappelle très clairement les trois temps de cette histoire, entre autres, dans « Au-delà du principe de plaisir » [19] [SE, 18, 50-53].

2. Beaucoup de sujets n'en sortent probablement jamais, mais cela devient une autre histoire, une histoire d'adulte.

3. C'est bien de cette astuce que se sert le pervers, une fois l'adolescence passée, en faisant l'économie d'une élaboration psychique mais en payant le prix du clivage.

et le frein à la toute-puissance parricide ? Oui, mais les choses sont moins facilement théorisables qu'il n'y paraît. Quittons un moment les « Formulations sur les deux principes... » [2] pour l'article sur « La négation » [7]. Si l'épreuve de réalité doit fournir la preuve que l'objet est toujours là, (re)trouvable au-dehors, correspondant à sa représentation [SE, 19, 237], l'objet-mère<sup>1</sup> est effectivement là, mais *barré*. Il faut donc bien qu'interviennent, en parallèle à l'instauration de cette dite épreuve de réalité, à la fois le nouveau compromis avec le surmoi, le recours au rêve et la recevabilité de la perte.

Du surmoi, on pourrait dire qu'il donne d'une main et prend de l'autre. Il ouvre l'accès à la jouissance adulte mais barre celui du ventre maternel. C'est donnant, donnant, sinon la sexualité sera vouée à l'inhibition ou à la perversion, comme nous l'avons déjà relevé plus haut. C'est essentiellement un enjeu au niveau des représentations.

La fonction « protectrice » du rêve, dans cet ensemble, sera tributaire de la qualité du travail psychique qui sous-tend la production onirique. La revendication pulsionnelle, notamment incestueuse et parricide, poussée par l'Ics, doit pouvoir s'y satisfaire en toute impunité, ce qui exige distorsions et maquillages. Mais point trop n'en faut !

Quant à la perte, elle est énoncée comme une précondition à l'établissement de l'épreuve de réalité : « Les objets qui ont apporté une fois une satisfaction réelle doivent avoir été perdus » [SE, 19, 238]. Nous nous heurtons ici à une nouvelle difficulté. Même en tenant compte du principe de l'évolution diphasée entre le besoin (le sein) et le désir (la mère), impliquant, pour le second, que la perte et son élaboration soient différées jusqu'après la puberté, une question demeure : s'agissant de la pulsion sexuelle, quelle est donc cette satisfaction ? Tout ce que la pulsion sexuelle infantile a été en mesure de produire, c'est l'ébauche du plaisir préliminaire. Et en « faire le deuil » va néanmoins apparaître comme une tâche quasiment impossible à beaucoup [SE, 7, 210-211], qui se voient conduits dès lors sur la voie de la solution perverse.

Cette question, me semble-t-il, a dû être lancinante pour Freud. Elle nous place en tout cas devant un dilemme que la dernière théorie des pulsions cherche à résoudre. « Au-delà... » [19] nous rappelle, à propos des expériences infantiles et de la répétition, que celles-ci n'ont pas été la source de satisfactions instinctuelles et qu'elles ont provoqué surtout du déplaisir [SE, 18, 20]. L'extinction de la « première floraison de la vie sexuelle infantile » se produit dans les pires circonstances ; elle laisse le goût amer de l'échec. Alors pourquoi serait-il si difficile, pour certains sujets, de renoncer à ce passé insatisfaisant et d'en élaborer la

1. Dans le passage cité, il s'agit en fait toujours du sein maternel, alors que le point en discussion ici n'est plus celui du sein (besoin) mais de la mère (désir).

perte ? Une première clé est donnée par Freud dans le passage que je viens de citer. Elle concerne les enjeux narcissiques sur lesquels nous aurons à réfléchir à propos de la pathologie avérée et de la compulsion de répétition, du côté de l'autodestruction et de la pulsion de mort<sup>1</sup>.

C'est bien l'évolution du narcissisme à l'objet, plutôt d'une relation d'objet narcissique à la relation objectale, qui fait problème, car elle implique la perte de la toute-puissance. C'est ce renoncement-là qui est difficile, le narcissisme devant en principe se trouver conforté du commerce avec l'objet<sup>2</sup>.

Pour revenir à l'épreuve de réalité, l'histoire qui mène à son établissement est compliquée ! Pouvons-nous en tirer une morale (provisoire) ? Si oui, peut-être que sa fonction, par nécessité, demeure toujours un peu chancelante. Et susceptible de nous faire halluciner quand nos rêves n'y suffisent plus...

Dans le corpus freudien, les références à l'action renvoient également à des considérations sur la *pensée*. Dans les « Formulations sur les deux principes... » [2], c'est la pensée qui sert de frein à l'action (comme à la décharge motrice), pensée qui nécessite un processus de liaison des énergies libres [SE, 12, 221]. En contrepoint, dans *L'interprétation des rêves* [1], la pensée est spécifiée comme un cheminement sinueux à partir du souvenir de la satisfaction jusqu'à l'investissement identique du même souvenir, recherché non plus en établissant une identité de perception mais par l'intermédiaire de l'expérience motrice [SE, 5, 602]. La voie « longue » est opposée à la voie « courte ».

L'action, enfin, fait appel au *jugement*, défini dans « La négation » [7] comme l'acte intellectuel qui mène de la pensée (= ajournement de l'activité motrice) à l'action [SE, 19, 238]. Et ce jugement est lui-même comparé à une action d'essai, une sorte de « palpation » motrice nécessitant une petite dépense d'énergie.

Evoquer le jugement, c'est devoir aussi souligner que le jugement d'existence est supposé corrélatif du moi-réalité [SE, 19, 236]. Le moi-plaisir se transforme en moi-réalité parallèlement à la modification de la pulsion sexuelle, par étapes successives, de l'auto-érotisme primitif jusqu'à l'amour d'objet [SE, 12, 224]. Or, cette dernière étape, nous l'avons vu précédemment, ne peut pas être atteinte avant la puberté, d'où l'on peut admettre qu'il n'y a pas de plein jugement d'existence avant l'adolescence. L'« avoir » précède l'« être », et de loin !

1. La seule « vraie » perte me semble tenir au fait que l'investissement narcissique de l'image du corps ne peut plus dépendre des soins maternels dispensés à ce corps. Pour le reste, il s'agirait davantage de compromis à l'intention du surmoi, donc de réaménagements (cf. *NbP* p. 1496).

2. Même dans le cas de figure le plus pathologique, narcissisme et objet ne sont pas vraiment scindés dans la mesure où omnipotence = inceste.

Après avoir ainsi convoqué, autour de l'action, l'épreuve de réalité, le réel et le non-réel, la pensée, le jugement, il me paraît nécessaire de discuter brièvement la question de la réalité et de m'expliquer sur mon usage de la métaphore de l'orgasme.

Freud<sup>1</sup> insiste sur la nécessité de ne pas confondre la réalité psychique avec la réalité matérielle [SE, 5, 620], mais cette réalité, qu'elle soit intérieure ou extérieure, reste pour lui une grande inconnue, très partiellement appréciable<sup>2</sup>. Dès lors, il va s'intéresser à autre chose, à la distinction — économiquement essentielle — entre ce qui est réel et ce qui n'est pas réel. Il existe deux réalités, deux chimères peut-être. Par contre, en se centrant sur la notion du réel, l'opposition devient réel / non réel. Et nous disposons d'*indices* pour connaître le réel, décrits dans le « Complément métapsychologique à la doctrine du rêve » [20] :

- une Pcpt qui disparaît après une action est reconnue comme extérieure (= *réelle*) ;
- si l'action entreprise n'y change rien, la Pcpt est attribuée à une origine intérieure, dans le corps propre (= *non réelle*) [SE, 14, 232].

Freud ajoute que la fonction d'orientation de l'individu dans le monde est un attribut du système Pcpt-Cs, et de lui seul. Pour ce faire, la Cs doit pouvoir disposer de la motricité, qui va déterminer si la Pcpt est susceptible ou non de disparaître. L'épreuve de réalité n'est rien d'autre que cette opération.

Ce passage du texte de 1917 se complète avec les remarques sur le jugement dans l'article sur « La négation » [7]. La fonction du jugement [d'existence] est de confirmer ou de réfuter l'existence dans le réel d'une représentation donnée, de permettre de savoir si la chose que le moi se représente peut aussi être retrouvée par la perception. *Il s'agit donc bien d'un problème d'extérieur et d'intérieur :*

- ce qui n'est pas réel, ce qui se limite à une représentation, ce qui est subjectif est seulement au-dedans ;
- est réel ce qui, de surcroît, est là, au-dehors [SE, 19, 236-237].

C'est dans ce même article de 1925 que Freud étend la fonction de l'épreuve de réalité à l'*appréciation de l'importance des distorsions*. Celles-ci sont inhérentes au fait que la reproduction d'une perception sous forme d'une représentation n'est pas toujours fidèle [SE, 19, 238].

1. L'éditeur de la *Standard Edition* ne cesse de déplorer, tout au long des vingt-trois volumes qu'il a annotés, le manque théorique laissé par l'absence de l'article métapsychologique sur la conscience, allusivement mentionné par Freud mais probablement jamais rédigé.

2. « L'Ics constitue la réalité psychique, mais cette réalité nous demeure aussi inconnue que la réalité du monde extérieur. Les représentations qui parviennent à notre Cs sont aussi incomplètes que les communications de nos organes sensoriels sur le monde extérieur » [SE, 5, 613].

La difficulté de ces propositions vient du fait que la dissociation temporelle entre jugement d'attribution (qui porte sur une qualité, un attribut) et jugement d'existence (une chose est là, bonne à prendre, ou non) est bien posée comme un principe, mais l'écart séparant leur entrée en fonction semble pouvoir être envisagé à la fois comme très court, surtout quand on pense au besoin (et à l'auto-conservation) et fort long (après la puberté), si l'on tient compte de l'accent mis sur le moi-réalité définitif et les transformations psychiques dont celui-ci est interdépendant<sup>1</sup>.

Il est certes important de savoir si une chose pourra être trouvée quand le besoin s'en fera sentir, mais qu'en est-il du désir et de la sexualité ? Et pourquoi la référence à l'orgasme ? Parce que celui-ci me paraît figurer au mieux le modèle de l'action sur laquelle débouchent tous les changements psychiques survenant au cours de l'adolescence. L'ensemble du processus transformationnel se vectrise en quelque sorte dans l'orgasme<sup>2</sup>.

La vraie quête objectale est différée jusqu'à la puberté. Mais cet objet, il faut alors aller le chercher et, partant, sortir de l'auto-érotisme. Il faut délaissier la « voie courte » au profit de la « voie longue », renoncer à la solution de facilité de l'auto-érotisme, des plaisirs dits solitaires (et qui sont bien tels dans la mesure où leur essence reste narcissique)<sup>3</sup>.

Dans cette entreprise, pensée et jugement sont les meilleurs garants contre la panique ou l'inhibition, assurant à la fois une suffisante liaison des énergies libres et la possibilité d'agir. Agir dans le réel, pour le modifier, une fois celui-ci éprouvé comme tel. Le rêve, lui, doit pouvoir remplir une autre fonction que celle reconnue par Le Lorrain : l'assouvissement des désirs incestueux et parri-

1. La clinique de l'adolescence est là pour nous rappeler la précarité des capacités de certains jeunes gens à assurer la survie de leur corps face à des besoins élémentaires, quand ceux-ci ne sont plus garantis par un étayage sur les parents. Il n'y a pas d'explication simple ou univoque des tableaux d'anorexie, illustrations s'il en est de la grande confusion des genres. L'allusion à ces troubles majeurs des conduites alimentaires a pour seule intention de nous amener à nous interroger sur la durée de ces écarts dans le temps, sur la nature des tâches propres à l'adolescence et sur la diversité probable des évolutions envisageables à partir du « double écartement », comme je l'ai appelé plus haut.

2. Je n'utilise pas la référence classique à la relation d'objet génitale pour une simple question d'accent, mis ici davantage du côté de la pulsion.

3. Les caractéristiques que Le Lorrain, il y a cent ans, prêtait au rêve pour l'assouvissement du désir et que Freud cite dans *L'interprétation des rêves* [1] s'appliquent particulièrement bien à mes propos sur le passage de l'auto-érotisme à la complémentarité et sur les significations possibles de la masturbation : « Sans fatigue sérieuse, sans être obligé de recourir à cette lutte opiniâtre et longue qui use et corrode les jouissances poursuivies » [SE, 5, 567]. Il ne faut pas oublier pour autant la fonction que cette même masturbation remplit, dans l'adolescence, comme « action d'essai », en tout cas chez le garçon, pour faciliter une liaison des pulsions agressives et libidinales. Mais, comme devant tout acte non encore qualifié, là n'est pas la question essentielle. Pour la masturbation, la seule question importante — dès l'entrée dans l'adolescence, pour la fille comme pour le garçon — est de savoir à qui appartient la main qui donne le plaisir (cf. les Lauffer à propos de ce qui est informatif ou non sur le maintien d'une relation incestueuse).

La question subsidiaire (plus habituelle dans notre pratique d'analystes de sujets adultes) est pourquoi une main fait-elle jouir et non le vagin ou le pénis de l' « autre différent ».

cides désormais, dans leur crudité, confinés à l'Îcs. Si les choses n'ont pas changé sur le plan des représentations, le jugement s'opposera à l'action, laquelle restera décharge ou acte incestueux, payable soit dans la relation entre le moi et le surmoi, soit par la solution du clivage.

Cette aventure (de la sexualité), dans le droit fil de la pensée freudienne, je la crois héritière de la puberté, et d'elle seulement. Décrite ainsi, elle peut paraître un peu trop simple et parfaite, mais elle contient en elle-même ses restrictions, qui nous orientent une fois encore vers l'idée de l'hétérogénéité de la psyché. Il y a un point faible dans notre organisation, nous avertit Freud (faut-il dire heureusement ?) dans ses « Formulations sur les deux principes... » [2]. Une variante de l'activité de pensée échappe à l'épreuve de réalité : l'*activité imaginaire* qui se poursuit dans les rêveries, dans les fantaisies diurnes<sup>1</sup> reste soumise au principe de plaisir. C'est dire que le refoulement garde tous ses droits et peut provoquer une inhibition des pensées *in statu nascendi*, avant que celles-ci ne deviennent conscientes, si leur investissement est source de déplaisir. Et des processus de pensée qui étaient déjà sous l'égide de la rationalité peuvent retomber sous la dominance du principe de plaisir [SE, 12, 238-239]<sup>2</sup>.

Une telle « contamination » de l'ensemble de l'activité de pensée constitue l'un des risques majeurs à l'adolescence. Les inhibitions de la pensée sont monnaie courante chez les adolescents qui viennent en consultation ou en cure. Elles sont probablement encore plus fréquentes chez ceux qui ne viennent pas, et pour cause. Au mieux, elles sont transitoires, entraînant des fléchissements sans lendemain du fonctionnement intellectuel. Au pire, elles vont confiner à de véritables « phobies de la pensée », à ces tableaux redoutables qui préoccupaient tant E. Kestemberg [22], à la fois comme clinicienne et comme théoricienne.

### *Dérapages : autour de la Gradiva de Jensen*

Le choix de ce roman et des commentaires que Freud nous a laissés sur le délire et les rêves du héros de W. Jensen [23] répond à plusieurs intentions.

L'auteur, comme Freud l'a relevé, décrit quasiment un « cas clinique ». Nous avons donc autant matière à réflexion qu'avec l'histoire d'un « vrai » malade.

1. Je rappelle que lesdites fantaisies sont constituées du même matériau que les rêves (cf. *supra*).

2. Les risques de l'activité de rêverie sont bien entrevus par R. Lazarovici [21]. Alors même que la pensée peut s'enrichir de la capacité à la rêverie, de la place prise par le champ de l'imaginaire, « la rêverie vient souvent infiltrer l'organisation de la pensée... entravant les processus intellectuels... » [p. 241]. La rêverie, c'est un fonctionnement où le visuel prévaut sur le verbal [p. 243]. Et, ajouterais-je, quand il y a « accrochage » à cette activité, celle-ci peut devenir une défense contre le travail psychique de transformation et l'angoisse que celui-ci déclenche.

Il s'agit d'une *pathologie d'adolescence typique*. Nous parlerions aujourd'hui de décompensation psychotique, dont les destins, nous le savons bien, peuvent être multiples.

Nous sommes à un carrefour : pathologie il y a, le héros délire, mais il guérit, c'est une pathologie transitoire. Malheureusement, l'issue n'est pas toujours aussi heureuse. Nous verrons que différentes lectures des symptômes de Norbert H... sont possibles, ou rassurantes, ou inquiétantes. Ce « cas » se prête ainsi très bien à une illustration de ces « dérapages » du processus d'adolescence que je différencie de la pathologie avérée, marquée au sceau de la compulsion de répétition.

J'ai mis l'accent, dans ce rapport, sur le rêve et l'action. J'ai souligné, dans les pages qui précèdent, l'importance de l'un et de l'autre pour la liaison du pulsionnel libre, c'est-à-dire la fonction économique irremplaçable du travail psychique qui sous-tend aussi bien l'activité onirique que l'action (distinguée de l'acte symptomatique ou compulsif). Avec la *Gradiva*, nous allons nous trouver confrontés principalement à l'échec du travail du rêve et à des actes symptomatiques.

Je dois avouer enfin mon goût particulier pour les quelques œuvres de Freud centrées sur une analyse littéraire. J'y vois une sorte de complément naturel de textes plus spéculatifs. Ainsi, « L'inquiétante étrangeté » [16] et « Au-delà du principe de plaisir » [19] constituent pour moi une paire indissociable pour tout ce qui touche à la compulsion de répétition. Il en va de même de la *Gradiva* par rapport à la théorie du rêve et à l'essai sur la puberté. Mais je ne peux pas m'empêcher non plus de percevoir des échos, des harmoniques entre l'analyse de *L'homme au sable* et des *Elixirs du diable* d'Hoffmann (cf. [16]), sur laquelle nous nous arrêterons au chapitre suivant, et l'analyse du roman de Jensen. Ces deux commentaires de Freud se « répondent », à plus de dix ans d'intervalle, en mettant en lumière des problématiques semblables sous des éclairages différents.

Je rappelle succinctement les traits saillants de l'histoire imaginée par W. Jensen.

Tout commence par des « amours enfantines ». Norbert Hanold et Zoe Bertgang sont inséparables, ils partagent tout. On découvre néanmoins que l'objet de l'investissement est potentiellement incestueux (« Tu étais la mère, le frère, la sœur que je n'avais pas », proclame Zoe [SE, 9, 32]), ce qui ne crée aucun problème quand ils sont enfants.

*Brusquement*, les choses changent. Une *cassure* intervient. Et quand donc ? A l'adolescence justement, « vers l'âge où, je ne sais pourquoi, les gens ont commencé à nous appeler *Backfisch* » [SE, 9, 32]. *Backfisch*, c'est le mot traditionnellement utilisé en allemand pour désigner l'« âge ingrat », l'âge qui suit la puberté !

A partir de ce moment, Norbert H... se détourne des femmes vivantes. En plus,

il se montre remarquablement doué pour l'*hallucination négative*. Quand il rencontre la partenaire de son roman d'amour d'enfant, *il ne la voit même pas*. Progressivement, notre héros va développer un *intérêt vicariant* pour les pieds féminins (et leur façon de bouger), de même que pour les marbres et les bronzes. C'est là que commence le roman, au moment où Norbert H..., archéologue frais émoulu, tombe en arrêt, dans un musée romain, devant un bas-relief représentant une jeune fille qui marche. Fasciné par le charme du mouvement (le pied gauche est avancé et le droit ne touche plus le sol que de la pointe des orteils, alors que la plante et le talon se dressent presque à la verticale), il commande un moulage et repart vers ses études.

J'ouvre ici une parenthèse pour souligner que Norbert H..., face à ce bas-relief, *ne se souvient pas* qu'il a déjà vu ce pied, que c'est le pied de son amie d'enfance. Le roman de Jensen, d'une certaine façon, nous plonge dans le « destin des traces ». Cette dernière référence pourrait aussi servir de grille de lecture pour le roman.

Rentré chez lui, le jeune archéologue sombre dans la compulsivité. Toute son énergie est peu à peu absorbée par *Gradiva*, car tel est son nom, l'image sculptée au port altier. Il met toutes ses connaissances archéologiques *au service de ses fantaisies* concernant l'original dont il détient la copie. Ainsi va-t-il lui prêter vie à Pompéi. Simultanément, dans une quête obsessionnelle et fétichique, il est contraint à regarder les pieds des femmes dans la rue, à l'affût de la moindre ressemblance avec la démarche de *Gradiva*.

A ce stade de l'histoire, on peut légitimement se demander en quoi il s'agit de « dérapage », de pathologie transitoire, en quoi Norbert H... se distingue d'un pervers fétichiste qui aurait « raté » sa névrose obsessionnelle. Question parfaitement pertinente, car nous sommes, dans le récit de Jensen, constamment sur le fil du rasoir, à la frontière du transitoire et du stable, et c'est bien la volonté délibérée du narrateur d'avoir opté pour un roman rose, de préférence à un roman noir. L'issue de son récit est néanmoins un rappel pour nous à faire preuve de prudence dans l'usage du diagnostic de perversion avant le début de l'âge adulte. Mais n'anticipons pas !

Norbert H... fait un *premier rêve, effrayant*, qui, d'une part, marque un tournant dans le cours de l'histoire, et, d'autre part, illustre bien l'échec — partiel — du travail du rêve [SE, 9, 12-13]. Il se trouve à Pompéi le jour de l'éruption du Vésuve et il est témoin de la *destruction* de la ville. Il est près du temple de *Jupiter* quand il aperçoit soudain *Gradiva*. La pensée s'impose alors à lui que la jeune fille vit dans sa ville natale et qu'*ils sont contemporains*. Norbert pousse un cri d'alarme. *Gradiva*, qui marche calmement, tourne son regard vers lui mais poursuit son chemin jusqu'au temple d'*Apollon*, où elle s'étend sur une marche de l'escalier. Son visage devient de plus en plus pâle, comme du *marbre*. Quand Norbert se précipite vers elle, elle est allongée, comme pour dormir, et elle va *disparaître* peu à peu sous la *pluie de lave* et de cendres. (Je souligne un certain nombre de signifiants dont l'intérêt me semble évident pour notre propos.)

Après son réveil, convaincu que *Gradiva* est morte en l'an 79, Norbert H... va se lancer dans un *voyage pathologique*, non sans avoir cru apercevoir, dans la rue, une silhouette comparable à celle de la sculpture. Il décide de partir pour l'Italie, mû par une impulsion venue il ne sait d'où. Il agit donc sous l'effet d'une contrainte, d'une conviction délirante.

Ici, deux interprétations sont d'emblée envisageables, l'une optimiste, qui irait dans le sens de la suite de l'histoire, l'autre plus sombre, qui nous ferait basculer du côté de la psychose. Freud, qui suit le texte de Jensen au pied de la lettre, interprète dans la première perspective [SE, 9, 67] : c'est l'échec de l'hallucination négative qui pousse Norbert H... à *fuir* l'objet du désir (ainsi la « vision » dans la rue d'une silhouette ressemblant à *Gradiva*, au réveil du rêve d'angoisse, n'aurait été qu'une *perception insoutenable* et non négativable<sup>1</sup> de la Zoe de toujours qui habite, comme autrefois, en face de chez lui). L'interprétation opposée — mais complémentaire — verrait Norbert partir pour *assouvir* le désir d'union avec l'objet maintenant incestueux, consommer l'inceste, dans une destructivité contre laquelle le rêve n'a plus de parade.

Le délire de Norbert H... semble rester malgré tout davantage *du côté de la folie*, d'Eros, que tirer du côté de la psychose, pour reprendre le distinguo de Green [24], c'est-à-dire rester en relation avec un objet plutôt que refléter un travail de sape de tout investissement significatif. Par exemple, un compromis est clairement visible : le jeune homme fuit Zoe (qui représente le danger pulsionnel), mais il trouve un substitut<sup>2</sup>, *Gradiva*. *A contrario*, l'objet investi est incontestablement incestueux, le sujet le fait vivre dans l'Antiquité, le détruit et le ressuscite d'entre les morts puis décide d'une contemporanéité signant le triomphe omnipotent de qui a culbuté les lois œdipiennes.

Dans le premier cas de figure, nous aurions une « phobie » banale, dans le second, une inquiétante psychose. Mais, plutôt que cette opposition un peu carrée, pourquoi ne pas voir dans les aventures du jeune Norbert l'illustration de *l'échec de compromis successifs*. Cette façon d'évaluer une situation clinique chez un adolescent est fructueuse. Elle met en lumière, en dehors des conventions nosographiques, le danger potentiel pour la psyché de toute formation symptomatique, aussi anodine soit-elle, car révélatrice, peu ou prou, d'une déliaison, et permet en même temps de tenir compte des forces de reliaison en réserve.

Pour notre héros, il est intéressant de souligner que les instruments qui ont

1. Une Pcpt est opérante dans la mesure où elle entre en résonance avec une représentation. Et c'est bien dans la mesure où le blanchiment opère sur les R qu'il est potentiellement délétère, comme le déni, indiquant davantage une désunion qu'une union des éléments de la psyché.

2. Reste ouverte la question de la nature de ce substitut : morte, vivante, fétichisée ? La « folie » de Norbert H... a quand même consisté à remplacer la demeure de la jeune fille vivante par une place d'enterrement pour son substitut imaginaire !

servi au contre-investissement massif de la sexualité (son choix professionnel et son intérêt pour l'Antiquité l'ont éloigné des mortels, et plus encore des mortelles, et lui ont permis d'éviter le contact avec les dangers actuels) sont ceux-là mêmes (le bas-relief) par lesquels cet érotisme revient en force, traumatiquement. De ce point de vue, le récit de Jensen est paradigmatique de ce que nous donnent à penser bien des adolescents ou très jeunes adultes qui viennent nous demander de l'aide. Pour Norbert H..., d'une certaine façon, « *tout* » est sexuel, ne lui laissant plus de possibilité de fonctionnement hors du conflit lié à la sexualité. Rappelons que Norbert H... commence son périple italien par Rome et Naples, où il ne côtoie que des « couples » dont la proximité l'agresse au point de lui faire prendre la route de Pompéi. Notre archéologue est complètement « envahi » par des scènes primitives omniprésentes [SE, 9, 15], qui éveillent en lui autant de fascination que d'impulsions meurtrières. Nous nous retrouvons ainsi face aux problèmes des fantaisies pubertaires et à leur contiguïté avec l'hystérie (cf. p. 1501).

La situation que vit Norbert H... est « coûteuse » du point de vue économique et particulièrement susceptible d'« épuiser » les ressources de l'appareil psychique (qui pourraient œuvrer dans le sens de la relation). Elle n'est pas sans rappeler ce que j'évoquais à la fin du chapitre précédent à propos des inhibitions de la pensée et des paralysies des acquisitions scolaires.

Après l'échec du compromis par l'ascèse, nous assistons à l'échec de l'hallucination négative et du rêve<sup>1</sup>, ce qui pourrait s'expliquer par la force des pulsions à l'adolescence ou bien par le démonisme pulsionnel tel qu'il se manifeste à travers la compulsion de répétition. Quoi qu'il en soit, c'est le signe d'une non-liaison.

Ainsi, différentes lectures du roman sont effectivement défendables, dont le sens peut aller du plus normal au plus pathologique. On peut voir dans les tribulations de Norbert et de Zoe une histoire d'amour d'adolescence qui fait simplement les frais de l'influence incontournable de la problématique incestueuse sur les premières passions amoureuses, même en l'absence de toute « fixation », comme Freud l'affirme dans les *Trois essais...* [3] [SE, 7, 173]. Mais on peut également y voir déjà un amour narcissique, un dédoublement pathologique, où Zoe et Norbert seraient le produit d'un clivage, ce qui nous emmènerait sur la voie de *L'homme au sable* d'Hoffmann (cf. [16]). L'intérêt de cette histoire-ci me paraît précisément tenir à tout ce qu'elle nous montre d'encore indécidable, ce qui nous oblige, d'une part, à essayer de mesurer la force économique de l'ensemble des éléments en jeu et, d'autre part, à nous plier à la volonté du narrateur qui a voulu une issue rassurante...

La dimension incestueuse et parricide de l'histoire est considérablement esca-

1. « Avant que le refoulé ne devienne suffisamment fort pour éclater dans un délire, il peut se manifester plus heureusement sous la forme d'un rêve dont les effets perdurent » [SE, 9, 62].

motée par Freud, d'abord quand il prétend que l'auteur a omis de nous dire les raisons du refoulement de la vie érotique de son héros [SE, 9, 49], ensuite quand il analyse le rêve d'angoisse [p. 93]. Pour lui, deux désirs sont alors en compétition, celui d'avoir assisté à la catastrophe de Pompéi (désir narcissique tout-puissant) et celui d'être [couché] à côté d'une femme couchée (désir érotique). Le rejet par la censure du second désir expliquerait que le rêve soit devenu un rêve d'angoisse. La nature incestueuse de ce désir, qui vise l'ancien objet d'amour, est tout simplement passée sous silence. Il en va de même lorsque nous est vantée la position idéale de Zoe pour effectuer la cure du délire de son ami (les « interdits » qui pèseraient sur l'analyste sont par contre bien mis en avant...). Jensen, lui, n'est pas ambigu puisqu'il décrit une scène d'inceste dont Norbert H... est le témoin « involontaire ». Un soir, notre archéologue est frappé par l'arrivée à son hôtel de deux jeunes gens qui lui sont de prime abord sympathiques. Il les nomme « lui » et « elle » et décide qu'ils sont frère et sœur [p. 24]. Le lendemain, dans la Casa del Fauno (!), il se trouve face à un couple enlacé, réalise que ce sont « lui » et « elle » et s'étonne d'une attitude qui n'a plus grand-chose à voir avec celle d'un frère et d'une sœur [p. 26]. Mais cette scène bien « vivante » se superpose à l'image d'un couple « mort » (les amants retrouvés eux aussi enlacés dans les décombres de la ville), signant la confusion des registres, la confusion entre l'imago incestueuse et le désir de *détruire* les partenaires de la scène primitive [p. 77, 79].

Freud clôt la discussion sur le rêve d'un péremptoire *we must stop here* [SE, 9, 93]. Il fera preuve de beaucoup moins de retenue<sup>1</sup> dans sa postface à l'édition de 1912 [p. 95], où il explicite ce qui touche à l'inceste et signale que *Gradiva*, certes, mais encore deux autres nouvelles de Jensen tournent autour d'un thème commun : « Le développement d'un amour comme effet ultérieur d'une relation intime de l'enfance de type fraternel... »

*Gradiva* illustre encore d'autres aspects du processus transformationnel de l'adolescence (cf. p. 1494-1498). Le bas-relief qui fascine tant Norbert H..., il est difficile de ne pas le souligner, représente une *image érigée*. Quant au patronyme de Zoe, Bertgang, il signifie *démarche brillante*. Freud relève l'effet du refoulement du nom de famille sur le « choix » de *Gradiva* [SE, 9, 37-38], mais comment ne pas voir là une permanence de la fascination pour la *brillance des images phalliques*, qui doivent justement voir leur sort réglé pendant l'adolescence (cf. p. 1496). Le mot *Gra-*

1. Je me suis demandé jusqu'à quel point cette façon d'é luder le problème avait à voir avec le pays où se déroule l'histoire. C'est l'Italie, Pompéi surtout, mais aussi Rome et Naples (deux villes que Norbert H... s'empresse de fuir, agressé par trop de sexualité). Or, Freud a eu longtemps une « phobie » de Rome qui a été mise en relation avec ses propres conflits incestueux, en particulier par R. Barande [25, p. 477-480].

*diva* est par ailleurs issu de Mars Gradivus. Le dieu de la guerre qui entre dans le champ de bataille, peut-on rêver image plus phallique ? Nous pouvons donc admettre une difficulté certaine pour Norbert (comme pour un nombre très considérable d'adolescents) à supporter le déclin de ces images qui constituent un ensemble identificatoire rassurant. Au-delà, il faut « reconnaître » la réalité de la castration pour accéder à l'idée de complémentarité. L'attachement durable aux images phalliques, on ne peut pas l'oublier, est au service du déni éventuel de la castration. C'est la ligne droite pour arriver au fétichisme.

On voit ainsi, une fois de plus, à quel point le cas décrit par Jensen constitue un « cas frontière », aux limites parfois bien ambiguës entre le dérapage et la cassure, entre une apparence de catastrophe et la catastrophe. Dans sa postface, Freud fait du fétichisme la caractéristique centrale de la *Gradiva* [SE, 9, 95]. Je me rallierais à ce point de vue si cette histoire concernait un adulte. S'agissant d'adolescence, les choses ne sont pas encore fixées d'une manière telle que la solution perverse puisse être considérée comme définitive. Mais cette solution est bien l'enjeu majeur lors d'une issue pathologique du processus d'adolescence. C'est une raison, parmi d'autres, pour ne se permettre aucun laxisme dans les évaluations cliniques et les indications de cure (indications qui *sont* parfois impératives).

Pour revenir à Norbert et au problème de la castration, arrêtons-nous un instant à son second rêve [SE, 9, 25], qui ne semble pas avoir constitué une effraction comme le premier. Dans ce rêve, *Gradiva* est assise quelque part au soleil. D'un brin d'herbe, elle fait un *lacet* pour attraper un *lézard* et elle dit au rêveur : « S'il te plaît, reste tranquille. Notre collègue a raison, sa méthode est vraiment très bonne et elle a déjà obtenu d'excellents résultats. » Freud interprète dans le rêve le symbole du coït ; chasser les lézards signifie attraper les hommes [p. 75]. Ne l'oublions pas, nous sommes en 1908 ! Il n'est pas encore question, dans la théorie officielle, d'un désir de castration, désir qui pourrait tout aussi bien avoir été, ici, le moteur du rêve.

Norbert H..., comme tout adolescent malade pour lequel on ne sait pas encore ce qui est passager et ce qui est établi, nous oblige à nous interroger sur la série complémentaire qui part de l'angoisse de castration (et des multiples défenses que celle-ci peut engendrer) pour aller jusqu'au déni, voire au désir même de castration.

Enfin (mais mes commentaires n'ont pas la prétention d'épuiser le sujet), le thème de la bisexualité et de son destin à l'adolescence se trouve aussi en filigrane de l'histoire. Quand Zoe dit à Norbert : « Tu ne me voyais plus », « J'étais devenue aussi invisible que l'air » [SE, 9, 32], on peut penser à l'hallucination négative, comme nous l'avons mentionné plus haut ; on peut penser au refus de la différence (des sexes), dont il vient d'être question ; on peut penser également à la nécessité, pour Norbert, de régler ses comptes avec sa propre féminité. En suivant cette piste,

*Gradiva* ferait ressortir l'échec d'une solution au niveau de la bisexualité psychique, conduisant au clivage comme solution de rechange. Zoe et Norbert seraient alors le résultat d'un dédoublement, et nous serions dans la pathologie franche.

Peut-être le lecteur ressent-il mes va-et-vient entre pathologie transitoire et pathologie établie comme autant de tergiversations, un procédé pour ne dire ni oui ni non. Une telle réaction serait fondée, dans la mesure où ce sont justement les facteurs d'incertitude que je cherche à mettre en lumière. Avant de laisser *Gradiva* pour d'autres considérations, je vais donc formuler encore une fois la nature des réserves ou des inquiétudes que m'inspire la lecture de ce « dossier ».

Quand il est réveillé par son rêve d'angoisse, Norbert H..., on s'en souvient, croit voir dans la rue une silhouette ressemblant à *Gradiva*. Il se précipite hors de chez lui, à la poursuite de cette forme, et n'y est ramené que par les quolibets des passants, car il est encore en tenue de nuit. Hallucination ? Non, nous dit Freud, échec de l'hallucination négative, et c'est pour fuir une perception insoutenable qu'il quitte sa ville natale. Oui, mais, par la suite, en Italie, le jeune archéologue hallucine bel et bien. Il entre à Pompéi en traversant l'*ingresso*<sup>1</sup>, à l'heure des fantômes (ou des revenants), et il ressuscite le passé : il voit soudain *Gradiva* sortir d'une maison et marcher de l'autre côté de la rue, *exactement comme dans son rêve* [SE, 9, 16]. L'hallucination n'est pas le rêve, elle ne se réduit pas à une régression aux perceptions sensorielles [20], car l'épreuve de réalité est mise hors jeu, la régression affecte également le système Pcpt-Cs [SE, 14, 230-232]. Or, toute notre relation au monde extérieur dépend de notre aptitude à distinguer idées et perceptions [p. 231]. L'épreuve de réalité est bien abolie chez Norbert, mais, au chapitre précédent, n'avions-nous pas envisagé l'idée que celle-ci demeure peut-être à jamais chancelante dans le registre du désir sexuel ? La « force » du désir de Norbert pourrait-elle alors expliquer ce « vacillement » ? Oui, mais... Nous évoquons ici des risques possibles. Alors ? Alors, affaire à suivre !

En nous voulant un tant soit peu pessimistes, nous suspecterions dans ces deux « temps » : l'enfouissement de *Gradiva* sous la lave (rêve d'angoisse), puis sa résurrection hallucinée, une éventuelle parenté avec la catastrophe psychotique, qui signe la destruction de l'imgo suivie de sa restitution. Quoi qu'il en soit, cette évolution en deux phases m'évoque surtout les aventures de *L'homme au sable* (cf. [16]), dont nous parlerons plus loin, où les doutes ne sont guère possibles.

Dans *Gradiva*, il est beaucoup question de *traces*, je l'ai déjà relevé. Nor-

1. Ce terme n'évoque-t-il pas irrésistiblement le *regressus ad uterum* ?

bert H... part à la recherche des traces de l'objet investi ; dans les rues de Pompéi, il va marcher sur les traces laissées sur la cendre par le pied de *Gradiva*. Par contre, il n'a pas gardé la trace du pied de son amie d'enfance, pas plus d'ailleurs que des repas partagés autrefois avec elle [SE, 9, 26]. Tout le problème est donc de savoir si ces traces sont simplement refoulées ou si elles sont déjà « perdues » (c'est-à-dire détruites). En d'autres termes, nous sommes renvoyés au statut des représentations de chose. Ces traces, perdues-cherchées-retrouvées, posent la question de savoir si c'est seulement le fil (associatif) qui est coupé sous l'effet du refoulement ou si la bobine elle-même est perdue, bobine sans laquelle il deviendrait bien aléatoire d'enrouler quelque fil que ce soit.

Freud milite sans hésitation pour le refoulement. Et, encore une fois, comment pourrait-il en être autrement puisque nous commentons une histoire dont nous connaissons déjà la fin, heureuse. Nous n'avons cette chance que lorsque nous (re)construisons rétrospectivement l'histoire d'adolescence d'un analysant adulte, mais nous sommes dans une beaucoup plus grande incertitude quand des adolescents viennent nous consulter au décours d'un épisode psychotique. Par ailleurs, l'idée même de refoulement n'est pas dépourvue de toute ambiguïté. A propos de *Gradiva*, Freud rappelle que le refoulement agit sur les affects (contrairement au déni, qui porte sur les représentations). Mais nous ne pouvons être conscients des affects qu'en relation avec des pensées, aussi les pensées associées aux sentiments qui ne doivent pas surgir sont-elles nécessairement refoulées [SE, 9, 49]. Et nous savons qu'il n'est pas toujours aussi aisé que nous le souhaiterions de démêler ce qui appartient au refoulement et ce qui est de l'ordre du déni, si ce n'est dans les cures où le processus peut nous servir de guide, en tout cas pendant les entretiens d'évaluation.

Alors, laissons maintenant *Gradiva-Zoe* et Norbert H..., en prenant le parti que les sentiments érotiques du jeune homme ont été refoulés et que la lutte entre le pouvoir de l'érotisme et celui des forces refoulantes a abouti à un délire [SE, 9, 49]. Il s'agit d'une « psychose » de désir, d'une simple folie. Nous sommes du côté de l'hystérie, l'avenir est sauf !

### *Le rêve et ses dysfonctionnements.*

#### *Entre l'action et l'acte compulsif, la place de l'acting out*

Avant d'aborder les cassures du processus transformationnel de l'adolescence, qui marquent l'échec du rêve comme de l'action dans leur fonction de liaison, et l'entrée en jeu de la compulsion de répétition, il me paraît souhaitable de nous arrêter un moment sur la question des dysfonctionnements du rêve et de la place de l'*acting out*.

Freud nous a laissé toutes les indications pour établir un lien spécifique entre les pleines fonctions du rêve et l'achèvement du développement corporel. Pourtant, cette corrélation ne semble pas avoir suscité un intérêt particulier. La littérature sur le rêve est abondante, les allusions à l'adolescence restent exceptionnelles. (J'ai déjà signalé celles de M. Fain [14].) Aussi une bonne partie des réflexions ou des commentaires qui suivent sont-ils d'ordre général.

Les découvertes et les postulats freudiens ne sont pas remis en cause par la recherche neurophysiologique contemporaine, bien au contraire. L'appellation de sommeil paradoxal donnée à la période de notre vie nocturne où nous rêvons, qui correspond à un « éveil » cortical, illustre métaphoriquement l'idée de Freud d'une intrication entre ce qui vient d'« en bas » (les représentations inconscientes) et ce qui vient d'« en haut » (les restes diurnes), suivie d'un travail psychique *sur* le « nœud » ainsi constitué. Mais, au-delà de la métaphore, il serait hasardeux de rechercher des recoupements systématiques entre les informations fournies par les enregistrements de l'activité cérébrale et les inférences de la métapsychologie, en oubliant qu'il s'agit de deux modèles distincts dont les logiques ne sont pas interchangeables.

Les rêves qui remplissent le mieux leur fonction sont ceux dont on ne sait plus rien après le réveil. S'en souvenir signifie qu'il y a eu *irruption* de l'Ics refoulé dans le moi normal [13] [SE, 19, 128], donc, peu ou prou, un *échec de la fonction de liaison* du rêve. La situation est évidemment différente dans l'analyse. Freud s'est demandé s'il existait un effet suggestif de la cure sur l'activité onirique et si les analysants pouvaient produire des rêves de circonstance. Aux deux questions, il a répondu par l'affirmative [26]. D'où le risque d'une séduction mutuelle entre patient et analyste autour de la production onirique, les analysants se transformant en machines à rêver, voire d'une collusion à traiter le rêve comme une chose en soi, qui est au centre de bien des travaux actuels, comme O. Lesourne l'a relevé dans sa revue de la littérature [27, p. 91-95]. Je me demande toutefois si ce danger n'est pas surestimé dès lors qu'on accorde un intérêt trop exclusif au contenu (manifeste ou latent), c'est-à-dire à une forme, au détriment du travail psychique proprement dit. Freud est explicite sur ce point : si « influence » du traitement analytique il y a, elle peut s'exercer sur le contenu manifeste comme sur les pensées latentes préconscientes, en aucun cas sur le travail du rêve au sens strict du terme. Le problème de la suggestion est un problème beaucoup plus général, qui concerne l'analyse dans son ensemble et qui ne doit pas être limité à la vie onirique [SE, 19, 114].

Nous voici ramenés, une fois de plus, à l'essence de l'activité onirique, au travail du rêve et à ses dysfonctionnements. Sur le plan clinique, ceux-ci vont se manifester principalement sous l'aspect de rêves d'angoisse et de cauchemars. Par principe, les premiers, contrairement aux seconds, ne provoquent pas le réveil du rêveur.

Freud revoit son point de vue sur les rêves d'angoisse au gré des ajouts successifs à *L'interprétation des rêves* [1]. Il commence par préciser que l'angoisse ne s'explique pas davantage par le contenu du rêve que l'angoisse phobique par l'idée à laquelle se rattache la phobie. Dans les deux situations, l'angoisse provient d'une autre source, elle est reliée à un contenu sexuel et la libido est transformée en angoisse [SE, 4, 161]. Ensuite, à propos du rapport entre rêves typiques et rêves d'angoisse, il souligne que ceux-ci surviennent seulement si la censure est partiellement ou totalement submergée et n'assure plus l'indispensable distorsion des intentions inconscientes [p. 267].

Dans le dernier chapitre de *L'interprétation*, il reprend les choses plus en détail et abandonne notamment l'idée de transformation de la libido en angoisse [SE, 5, 578-587]. Deux issues sont possibles pour les phénomènes d'excitation inconscients : laissés à eux-mêmes, ceux-ci vont provoquer une *décharge* ; inféodés au Pcs, ils vont subir une *liaison*. C'est cette seconde solution qui est adoptée dans le rêve. L'investissement par le Pcs lie le pulsionnel charrié par le rêve et le rend inoffensif. Des perturbations sont possibles quand le désir inconscient correspond à une attaque violente du Pcs. Elles peuvent aller jusqu'au réveil complet.

Enfin, en 1925, dans « Quelques notes additionnelles... » [13], les réveils effrayés des rêveurs sont rattachés aux rêves qui échappent à toute distorsion et qui expriment crûment des *désirs incestueux, meurtriers ou sadiques* [SE, 19, 132]. L'angoisse se substitue au maquillage qui n'a pas eu lieu. Toutefois, ajoute Freud, l'intérêt que suscitent de tels rêves immoraux est sensiblement réduit du fait que la majorité des rêves, y compris les rêves apparemment innocents, se révèlent sous les déguisements imposés par la censure comme la *réalisation de désirs pervers ou incestueux*.

Il me paraît intéressant de le noter, ces deux « ratés » du travail du rêve que sont les rêves d'angoisse et les cauchemars ne s'accompagnent pas d'indices physiologiques de resomatization de l'angoisse. (Pour une mise au point récente sur le sujet, voir, par exemple, Porret [28, p. 365]). Le soma est donc « épargné », quelle que soit l'intensité de l'angoisse éprouvée subjectivement »<sup>1</sup>.

1. Ceci n'est plus vrai dans ce qui peut être considéré alors comme *échec complet* de la fonction onirique : la terreur nocturne et le somnambulisme. La terreur nocturne correspond à un véritable état traumatique où l'appareil psychique n'est plus à même d'opérer quelque liaison que ce soit (cf. [28], p. 355). Quant au somnambulisme, il est difficile de le tenir pour un rêve mis en acte, dans la mesure où sa survenue même (au stade IV du sommeil lent ou en lieu et place) le situe en dehors de toute concomitance possible avec les manifestations de la vie onirique, qui surviennent pendant le sommeil paradoxal [p. 356].

Dans une filiation qui passe par Bion et Klein, H. Segal [29] et L. Grinberg [30] proposent une autre classification et distinguent principalement le rêve qui est objet d'évacuation du rêve qui est source d'élaboration.

L. Grinberg et son groupe de recherche ont étendu au rêve le concept bionien d'appareil à penser les pensées [31] et ont forgé l'idée d'un « appareil à rêver les rêves », dont la fonction serait double : d'abord rêver le rêve pendant le sommeil, ensuite penser à ce rêve à l'état de veille, c'est-à-dire se le remémorer plutôt que le répéter en acte [30, p. 158].

Pour Bion, on ne peut pas rêver sans fonction alpha, autrement dit sans possibilité de transformer l'expérience émotionnelle en éléments alpha [31, p. 25-26]. Ceux-ci forment une unité, ou barrière de contact, qui isole la conscience de l'inconscient tout en établissant un passage sélectif entre les deux systèmes [p. 34-35]. Cette barrière de contact empêche la conscience d'être submergée par des phénomènes mentaux inconscients et empêche aussi la conscience d'envahir le monde des fantaisies ; elle garantit en même temps le contact avec la réalité [p. 44]. La capacité de rêver ainsi définie protège le sujet contre ce qui, à défaut, pourrait bien s'apparenter à un état psychotique [p. 34]. En l'absence de fonction alpha, les éléments bêta, qui sont « des faits non digérés », ne sont pas à même d'être utilisés dans les pensées du rêve [p. 25] ; et la faculté de distinguer la veille du sommeil est supprimée [p. 26].

La terminologie mise à part, un résumé aussi succinct fait davantage ressortir les similitudes que les différences avec le pur schéma freudien qui précède, mais après tout pourquoi pas ? Même le danger de l'état psychotique, me semble-t-il, est soupçonné par Freud quand il parle de la censure submergée dans les rêves d'angoisse et les cauchemars, et qu'il fait de cette censure le « gardien de notre santé mentale » [SE, 5, 567].

On peut dès lors légitimement s'interroger sur l'utilité de la classification de Grinberg [30], dont la nouveauté tiendrait principalement à la terminologie adoptée. Et, à propos de terminologie précisément, s'interroger sur la pérennité de la métaphore digestive : l'élaboration opposée à l'évacuation, c'est toujours la digestion assimilatrice opposée à l'incontinence, à la sprue psychique. Pourtant, les choses ne sont pas aussi simples, tant il est vrai que la classique distinction entre le rêve réussi et les rêves d'angoisse et les cauchemars ne nous informe qu'imparfaitement<sup>1</sup>. Effectivement, et je ne vois là rien à objecter à H. Segal [29], nous rencontrons des patients qui utilisent le rêve « pour se défaire de parties

1. L'utilité de la classification de L. Grinberg (rêves d'« évacuation », rêves d'« élaboration » et rêves « mixtes ») tient à son intime relation avec le processus analytique et l'évolution souhaitée de la cure. C'est dire que cette classification fait la part belle à la notion de *travail psychique* et à l'*économique*. En ceci elle me paraît parfaitement fidèle à la principale leçon de *L'interprétation des rêves* [1].

indésirables d'eux-mêmes et de leurs objets..., qui nous gavent de rêves d'une façon délétère pour l'analyse » [p. 91]. Nous assistons bien alors à quelque chose de l'ordre de l'expulsion d'un contenu insupportable, qui semble davantage à la recherche urgente d'un contenant qu'en quête de sens.

En fait, c'est une situation de dissociation, avec une solution de continuité entre le rêveur et son rêve, où le sujet ne reconnaît plus ses propres productions mentales. L'analyse des cas difficiles, non typiquement névrotiques, nous a familiarisés avec ces manifestations limites de la vie mentale. Mais celles-ci ne sont-elles pas entrevues par Freud dans cette longue note ajoutée en 1919 à ses considérations sur les rêves d'angoisse et les cauchemars [SE, 5, 580-581 *NbP*] : si l'on admet que l'assouvissement d'un désir procure un plaisir, on omet par contre trop souvent de se demander à qui profite ce plaisir. Au sujet désirant, certes, mais combien particuliers sont les rapports du rêveur à ses propres désirs, désirs qu'il répudie quand il ne les censure pas. *Tout se passe comme s'il s'agissait de deux individus séparés*, reliés néanmoins par un élément commun important. Et Freud illustre son propos en rappelant un conte connu où une bonne fée promet à deux pauvres bougres, mari et femme, de satisfaire leurs trois premiers souhaits. Le couple, ravi, se met en devoir de réfléchir soigneusement au choix des vœux. A ce moment, une odeur de saucisses grillées s'élève de la chaumière voisine et vient flatter les narines de la femme, qui en désire immédiatement une paire. L'instant d'après, les saucisses sont là : le premier vœu est comblé. D'où la furie de l'homme qui souhaite voir les saucisses pendues au nez de son épouse. Aussitôt dit, aussitôt fait, mais plus question d'arracher les saucisses de l'endroit où elles sont allées se nicher. Vous connaissez la suite, nous dit Freud. *Comme l'homme et la femme ne forment qu'un*, ils n'ont guère de choix pour le dernier vœu. Ce conte est une parfaite illustration de ce qu'il advient quand il n'y a plus unité. (Et nous sommes je pense autorisés à entendre : quand il y a clivage au sein du sujet.)

Les rêves d'angoisse à l'adolescence n'ont pas suscité beaucoup de travaux spécifiques, comme je l'ai déjà signalé. L'article de N. Root [32] figure parmi les notables exceptions. L'auteur établit une corrélation entre ce dysfonctionnement du rêve et l'idée d'« orgie sadomasochique », c'est-à-dire d'une « décharge orgastique » placée sous l'égide de la destructivité. Ses observations cliniques (pendant quelques cures d'adolescents) se recoupent ainsi en grande partie avec mon postulat d'une articulation entre rêve et action (orgasme), d'une part, dysfonctionnement du rêve et destructivité (inceste), d'autre part. Pour Root, une coalition entre le ça et le moi prend le pas sur l'alliance entre le moi et le surmoi et subjugué ce dernier. L'angoisse est « pulsionnalisée », mais sert aussi d'ultime frein à la décharge totale, présagée comme annihilation, redoutée-recherchée. En

effet, quelque chose de l'ordre de l'addiction, de la compulsivité, semble déjà tenir les rênes de la vie psychique de ces jeunes patients dont on se demanderait aujourd'hui si elle ne traduit pas davantage une cassure du processus d'adolescence qu'un simple achoppement.

Le rêve est l'expression de la pulsionnalité, la preuve de son existence (cf. R. Dadoun [33]). Ainsi, dans ces pathologies de l'adolescence où le tout-contrôle est à l'avant-scène (voilant, quand il ne la dénie pas, la scène psychique), D. Gédance [34] peut-elle imputer la survenue de rêves pendant le traitement à l'instauration d'une brèche dans une trop grande maîtrise pulsionnelle. Et B. Brusset [35] observe, chez les patientes anorexiques, que le rêve dérange, n'a plus sa place, tant il déjouerait le besoin de maîtrise omnipotente [p. 325]. Mais il ajoute aussi, dans une vision moins optimiste qui nous renvoie à Bion et au point de vue défendu par Grinberg [30], qu'il n'y a pas de place pour le rêve dans la mesure où il n'y a pas de contenant pour lui [p. 329].

Le terme *acting out* est utilisé aujourd'hui à tort et à travers. Il appartient au « vocabulaire » de la psychanalyse, mais il est quasiment entré dans le domaine public et sert à étiqueter les agissements les plus divers. Pourtant, en 1967, devant ce Congrès, Green [36] soutenait déjà « que l'*acting* n'a de sens que dans le cadre du transfert et corollairement qu'il n'y a pas de transfert sans sa connotation d'*acting* » [p. 1071]. En 1981, au Congrès international d'Helsinki, D. Boesky [37] défendait le même principe et, pour tenter de sortir de la confusion, invitait ses collègues à « admettre que l'*acting out* est indissociable de la névrose de transfert » [p. 46].

Ainsi, la connotation péjorative que ce mot a prise parmi nous, où il est souvent synonyme de crime « lèse-analyse », n'a pas sa raison d'être. Un *acting out* n'est pas obligatoirement destructif ni régi par la compulsion de répétition, bien qu'une telle éventualité ne doive pas non plus être obligatoirement écartée. Simple-ment, n'employons pas le concept d'*acting out* de manière floue, hors du cadre où il prend son origine et où il peut ensuite trouver une signification. C'est dire que l'*acting out* a valeur de communication pour l'analyste. Même quand il correspond à une défense contre la prise de conscience du sens du transfert, il n'en demeure pas moins l'émanation de ce transfert, D. Boesky a raison de le souligner [37, p. 46].

En soulevant ici cette question, mon intention n'est pas de me lancer dans un plaidoyer pour le purisme terminologique, ni d'ailleurs dans une apologie des analysants enclins à l'*acting out*. Non, ce qui m'intéresse, car cela me rapproche de mon expérience, c'est la relation qui a été établie par certains auteurs entre l'*acting out* et le rêve, peut-être plus précisément entre certaines formes d'*acting out* et la structure du rêve [37, p. 49].

C'est L. Grinberg [30], me semble-t-il, qui a le mieux travaillé cette idée<sup>1</sup>. Les rêves qui ne remplissent qu'imparfaitement une fonction d'évacuation nécessaire au patient ne soulagent pas la psyché des affects douloureux insupportables et sont complétés par un *acting out* [p. 169]. L'*acting out* correspondrait à la conversion d'un rêve en acte, dans une tentative de modifier l'objet et, d'objet autonome, en faire un dépotoir. En bref, « l'*acting out* serait... un rêve qui n'a pas été rêvé » [p. 170]. C'est donc une source d'information à laquelle nous devrions accorder le même intérêt analytique que nous réservons au matériel onirique. Cette définition, lapidaire, de l'*acting out* me parle. Elle rejoint des observations que j'ai pu faire avec certains analysants adultes, mais elle s'applique particulièrement bien à l'adolescence. Les scénarios que construisent et agissent les patients adolescents et dont ils nous font ensuite le récit ont fréquemment une « qualité » onirique et peuvent être compris comme des ratés circonstanciels de fonctions normalement dévolues au rêve.

Pour Green [36], l'*acting* est « monstration ». Pourtant, l'article déjà ancien de Fenichel, il date de 1946, intitulé « On Acting » [38], ne concerne pas directement notre sujet, comme on pourrait le croire, mais l'art dramatique, le métier de comédien et l'exhibitionnisme. Ce sont les pièges de la langue ! Peut-être, paradoxalement, ceux-ci nous dévoilent-ils néanmoins certaines connexions entre les deux problématiques. Pour Fenichel, le goût pour la comédie est sous-tendu par une pulsion partielle, l'exhibitionnisme, qui correspond à un stade du développement où besoins sexuels et besoins narcissiques sont identiques. Cette non-différenciation est une marque distinctive sur laquelle il revient à plusieurs reprises : « Le plaisir érotique et la sécurité narcissique assurée par les spectateurs ne sont pas réunis, ils sont une seule et même chose » [p. 147]. Le comédien a besoin de son public comme le public a besoin du comédien. Il existe une sorte d'entente tacite entre l'un et l'autre pour se rassurer contre la culpabilité liée à des plaisirs interdits. La magie de la scène, en dernière analyse, provient d'un effet de séduction : participer à une répétition de l'Œdipe [p. 154].

Cet « acting », tel que le conçoit Fenichel, serait-il le prototype de l'*acting out* de transfert : séduction active à faire entrer soi et l'objet dans une scène œdipienne ?

1. Comme Grinberg se rattache à la pensée de Bion et de Klein, il a une autre perspective sur l'*acting out*, envisagé essentiellement comme une réaction à une expérience de séparation et de perte d'objet qui n'a pas pu être élaborée. Le patient éprouve le besoin d'un objet extérieur pour « contenir » ses affects douloureux, ce qui renvoie au modèle originaire d'une relation mère-enfant précocement conflictuelle. (Nous sommes quasiment aux antipodes d'une quelconque spécificité entrevue à l'adolescence !) L'objet extérieur, durant l'analyse, c'est principalement l'analyste, d'où l'importance accordée aux rapports entre les séparations du week-end et l'*acting out* (« évacuation » par identification projective dans un contenant de substitution) [p. 166-167]. Chez Bion, par contre, la polarité pulsionnelle me paraît beaucoup moins dénaturée, en particulier quand la pensée, telle qu'elle est utilisée dans l'identification projective, se voit attribuer la fonction originellement dévolue à la décharge motrice : débarrasser la psyché d'un accroissement d'excitations [31, p. 102].

Oui, à condition d'introduire une distinction économique-dynamique entre ce qui serait *tentative* de séduction à participer à cette scène, tout en pouvant maintenir un minimum de « distance » entre soi et l'autre (c'est-à-dire supporter la liberté de l'objet) et un deuxième cas de figure où tenir l'autre sous le charme cesserait d'être le mobile principal au profit d'une *destruction* de l'objet (dans le sens de la suppression de toutes les différences qui sont le garant de son autonomie). Pour exprimer les choses de manière imagée, il s'agirait de distinguer le paon qui fait la roue et « le geai paré des plumes du paon ». Dans le premier cas, on pourrait admettre une fixation à un exhibitionnisme phallique comme défense contre l'angoisse de castration ; dans la seconde situation, on serait déjà dans le registre du postiche, du simulacre, dans le registre du fétichisme, pour se prémunir cette fois bien davantage contre les risques de la psychose et trouver un dégagement par rapport à la compulsion de répétition (qui, dans son sens strict, est *auto*destruction, et qui nous occupera au chapitre suivant).

J'essaye ici, on s'en doute, de découvrir l'écart entre les dérapages de l'adolescence et les cassures. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que nous nous trouvions à nouveau arrêtés autour de la problématique phallique, puisque nous avons vu l'importance de cet « ensemble identificatoire », comme la nécessité de son déclin pour accéder à la complémentarité (cf. p. 1496). L'entre-deux qui sépare les pathologies transitoires des troubles établis apparaît parfois bien mince, j'en conviens, et l'on peut légitimement se demander en quoi le premier cas de figure que je viens d'évoquer ne s'apparenterait pas à la perversion<sup>1</sup>. La question centrale pour moi, s'agissant de sujets adolescents, consiste à savoir jusqu'à quel point le fonctionnement psychique manifesté par le patient constitue encore une défense, peut-être très contraignante mais une défense quand même, contre l'ultime différenciation — homme et femme et non plus garçon et fille — ou bien si une cassure est survenue, ce qui signifie clivage, déni et compulsivité. (Le déni porte évidemment sur la différence entre homme et femme et sur la castration. Quant à la dimension compulsive, elle représente un élément d'appréciation irremplaçable dans ces situations.)

Cette évaluation n'est pas toujours aisée, bien sûr. Des défenses très serrées, tous azimuts, peuvent s'épuiser et, lorsqu'elles s'effacent, montrer des fêlures de la

1. C'est l'occasion ici de revenir au rêve, plus exactement au risque que celui-ci ne soit traité comme un fétiche surgi entre analyste et analysant. J. Guillaumin [39], en parlant du rêve qui attire « indûment sur lui le regard » [p. 138], nous met bien en garde contre ce danger. En fait, la question soulevée est double dans la mesure où nous parlons de sujets en cure. Il peut s'agir, par exemple, d'un analysant qui révélerait par ce biais une « qualité » inaperçue jusque-là de son fonctionnement mental, et il aurait pu le faire de toute autre manière. Comme il est préférable pour un analyste de ne pas rester trop longtemps dans l'ignorance, tant mieux ! Il peut s'agir aussi, et c'est infiniment plus préoccupant, d'une collusion entre les deux partenaires qui se perdent dans la contemplation du rêve comme d'une chose en soi, un « bel objet ». Le rêve du patient devrait être considéré à ce moment comme un *acting out* secondaire à un message implicite de l'analyste, lié à son désir latent (qui a fait office de reste diurne pour l'analysant).

psyché jusque-là masquées et qu'on aurait préféré ne jamais voir. Ce qui nous est donné à comprendre d'une économie psychique dans le temps de la séance peut être limité, partiel. C'est là que l'*acting out*, pensé comme ce « rêve qui n'a pas pu être rêvé », peut s'avérer un auxiliaire précieux et nous aider à nous orienter sur la nature des dysfonctionnements du rêve et, partant, du psychisme dans son ensemble.

Le problème que je soulève autour de l'évaluation peut paraître très académique. Il ne l'est pas quand l'enjeu est une éventuelle *urgence* thérapeutique.

### *Au-delà des dérapages..., cassures et compulsion de répétition*

« Plus froide que la glace était la main d'Olympia. »

E. T. A. Hoffmann, *L'homme au sable*, trad. franç., Paris, Ed. Phébus, 1979, p. 48.

« La compulsion de répétition... ne se contente pas du retour du refoulé sous la seule forme du rêve. »

Remarques sur la théorie et la pratique de l'interprétation du rêve, *SE*, 19, 118.

La notion de compulsion de répétition apparaît dès 1914, dans « Remémoration, répétition et élaboration » [40], mais elle n'est clairement spécifiée comme caractéristique du fonctionnement pulsionnel qu'en 1919 et 1920, dans « L'inquiétante étrangeté » [16] et « Au-delà du principe de plaisir » [19]. A travers ces deux textes, Freud ne donne pas seulement la définition de ce phénomène inconscient, il nous montre en plus sa compréhension du contenu fantasmatique dont la compulsion à répéter est le témoin : la persistance du vœu incestueux et parricide à l'état brut (non lié). Ainsi sont posées, entre pulsion et sens, les bases d'une théorie des troubles graves de l'adolescence (les cassures) qui nous aide aussi à mieux saisir certains aspects des pathologies qui s'installent, à partir de là, dans les cas dits très difficiles, ou non névrotiques.

« L'inquiétante étrangeté », je l'ai déjà mentionné, peut être entendue comme un écho à la *Gradiva*. A dix ans d'intervalle, des harmoniques se développent autour de problématiques qui ont beaucoup en commun, mais qui montrent aussi des oppositions et dont les destins vont diverger à partir de positions économiques différentes.

« L'inquiétante étrangeté », c'est aussi une pensée associative, « libre », sur *L'homme au sable* et *Les élixirs du diable* d'Hoffmann, contemporaine des spéculations d'« Au-delà... » Ces associations vont déboucher sur une évidence : « ... Il est possible de discerner dans l'inconscient la prévalence d'une "compul-

sion à répéter" qui prend son origine dans les mouvements pulsionnels et qui est vraisemblablement inhérente à leur nature même. Cette compulsion est suffisamment puissante pour mettre hors jeu le principe de plaisir et donner à certaines facettes de la psyché un caractère démoniaque... » [SE, 17, 238]. Mais reprenons le chemin dans l'ordre et arrêtons-nous sur ce conte d'Hoffmann que Freud résume, analyse et commente en sept pages [SE, 17, 227-233].

*L'homme au sable*, comme la *Gradiva*, c'est, entre autres choses, un problème de traces, mais cette fois de traces trop présentes. Nathanael, le héros, *ne peut pas oublier*. On pourrait dire qu'il souffre d'hypermnésie ; peut-être conviendrait-il mieux de parler d'une conscience excessive de ses mécanismes endopsychiques. Qu'est-ce donc qui hante la mémoire de Nathanael ? Au niveau le plus superficiel, la mort d'un père adoré, mort parée de mystère et d'effroi ; à un niveau plus profond, sa *fascination* pour la scène primitive, doublée de la menace écrasante de *L'homme au sable*. Ce méchant homme attrape les enfants qui refusent de dormir, « lance de grosses poignées de sable dans leurs yeux, qui jaillissent alors tout sanglants de la tête ; puis il les emporte dans le croissant de lune pour servir de pâture à ses petits... » [op. cit., p. 23]. Nathanael transgresse l'interdit. Alors qu'il *doit* dormir (fermer les yeux et *endormir* ses pulsions), sinon à s'exposer à un risque mortel, il cède à une impulsion irrésistible et pénètre dans le cabinet de son père occupé à de mystérieux « travaux » devant le brasier. Il réchappe de justesse au châtimement dont le menace *L'homme au sable*, alias Coppelius, grâce à l'intercession de son « bon » père, et ses peines se limitent à une grosse fièvre. A la contemplation de cette scène primitive succède, dans un deuxième temps, une explosion qui se solde par la mort du « bon » père !

Nous faisons connaissance de Nathanael et de son trop de mémoire alors que, tout jeune étudiant, il suit les cours de Spallanzani, un professeur de physique célèbre. Tout va se répéter dans un implacable (et démoniaque) enchaînement. Nathanael voit arriver dans la ville où il étudie un certain Giuseppe Coppola, un marchand de baromètres itinérant, la réplique, il en est certain, de l'infâme Coppelius. En même temps, il s'éprend d'Olympia, la fille du P<sup>r</sup> Spallanzani. Il est fasciné par l'angélique beauté de son visage et il l'observe de sa fenêtre, des heures durant, à travers une lorgnette achetée précisément à Coppola. Olympia est aussi belle que mystérieusement silencieuse et immobile et il en devient si passionnément amoureux qu'il en oublie (là le désinvestissement « marche ») Clara, sa fiancée, qui l'attend chez lui.

Olympia est une poupée de bois, « née » des œuvres de Spallanzani et Coppola. Notre héros a été ensorcelé par un automate, par un visage de cire. « Soudain, nous dit le conteur, la folie imprima sur Nathanael ses griffes ardentes et s'empara de tout son être en brisant les ressorts du jugement et de la pensée »

[*op. cit.*, p. 54]. Passé et présent se confondent. Et le jeune homme cherche à étrangler le bon professeur après que celui-ci lui eut jeté à la face les deux yeux sanglants, les deux yeux exorbités d'Olympia, ses yeux.

Remis d'un long délire, Nathanael, devenu plus doux, est bien résolu cette fois à épouser sa chère Clara. Un jour, à l'heure de midi, les deux jeunes gens parcourent les rues de la ville. « La haute tour de l'Hôtel de Ville projetait sur la place du marché son ombre gigantesque » [*op. cit.*, p. 57]. Clara propose de monter là-haut. Ce sera la fin. Les deux amants sont au sommet quand le délire reprend Nathanael. Que voit-il dans la lorgnette de Coppola qu'il tire de sa poche pour regarder un singulier buisson au loin ? L'identique, sans doute, puisque sa furie va se déchaîner contre la délicate et pure Clara, totalement confondue avec toutes ces autres images non « oubliables ». La foule horrifiée veut monter maîtriser le forcené quand surgit Coppélius qui se met à rire en disant : « Attendez, il descendra bien tout seul ! » Et il regarde en l'air comme tout le monde. Et le jeune homme s'arrête subitement, comme pétrifié, et saute dans le vide.

« Lorsque Nathanael fut étendu sur le pavé, la tête fracassée, Coppélius avait disparu dans la foule » [*op. cit.*, p. 59].

*Gradiva, L'homme au sable*, dans les deux récits nous avons affaire à un trio : Norbert, Zoe, Gradiva, puis Nathanael, Clara, Olympia. Dans les deux œuvres, un passé infantile et un temps « actuel », celui de l'adolescence et de l'entrée dans l'âge adulte. Une fois, de sérieux heurts mais ça passe (ce fut du moins notre conclusion), l'autre fois, ça casse. Il s'agit donc de nous interroger sur les différences comme sur les similitudes de ces deux « cas ».

Freud entrevoit très clairement dans le récit d'Hoffmann les conséquences, du point de vue économique, de la réalisation du vœu incestueux (indissociable, soulignons-le encore, du parricide)<sup>1</sup>. L'absence d'inscription au registre œdipien (dans les limites imposées par la double séparation des sexes et des générations) empêche la constitution d'une structure de désir et renvoie à un narcissisme primaire. « L'amour compulsif et insensé de Nathanael pour Olympia peut être à juste titre appelé narcissique et l'on peut comprendre pourquoi celui qui en est la victime n'a pas d'autre solution que d'abandonner son objet d'amour externe, réel » [*SE, 17, 232 NbP*]. Ce narcissisme « primaire » correspond de fait à un narcissisme négatif ou narcissisme de mort, comme Green a proposé de le nommer [41].

1. On retrouve dans « L'inquiétante étrangeté » la même « réserve » de Freud dont j'avais fait état à propos du commentaire sur la *Gradiva* : la problématique incestueuse et parricide, pourtant flagrante, n'est pas nommée d'emblée. Freud ici se laisse aller à ses associations et n'explicite les choses qu'en fin de chapitre (*SE, 17, 229-246*). Avec la *Gradiva*, il avait fallu attendre la postface ! Cependant, toute la construction de l'*Unheimliche*, avec ses tours et ses détours, n'a de sens qu'à l'interpréter dans l'histoire de Nathanael.

L'inceste-parricide, c'est la *destruction* des imagos en tant que celles-ci constituent justement l'assise de l'organisation œdipienne et du fonctionnement psychique. Après l'explosion parricide, Nathanael est condamné à ne plus retrouver que de l'*identique* sur son chemin. C'est une imago exsangue, aussi étrange qu'inquiétante dans sa familiarité, qui revient hanter sa vie psychique, car on voit bien dans le conte d'Hoffmann que la parade du clivage et de l'idéalisation est insuffisante pour supprimer la polarité éminemment persécutive.

La figure paternelle est clivée une première fois entre un « bon » père protecteur, salvateur, et Coppelius, *L'homme au sable*, porteur à ce stade du récit de la menace de castration, et d'elle seule. Ce clivage se retrouve au second temps de l'histoire entre Spallanzani (le « bon » professeur) et Coppola-Coppelius, tous les deux « pères » d'Olympia. Quelques questions viennent à l'esprit, bien sûr. D'abord, quel sens donner au glissement sémantique de Coppelius à Coppola ? Peut-être un travestissement père-mère, à l'instar d'une composition onirique (serions-nous par chance encore dans le rêve ?). *L'homme au sable* nourrit ses petits des yeux ensanglantés de ses victimes. C'est bien un père-mère, avec toute la cruauté dont se paye une absence de différenciation. La question de l'inceste paternel ou maternel ne paraît pas décidable ici même. Cependant, connaissant le dénouement tragique de l'aventure, n'est-il pas tentant de voir dans cette substitution d'un suffixe féminin au suffixe masculin l'indication que la mère est à la fois l'objet du désir incestueux et l'exécutrice de la sentence de mort, corrélative de l'accomplissement de l'inceste.

Le père d'Olympia est-il aussi le père de Nathanael ? Oui. Alors, le héros d'Hoffmann est-il épris de sa sœur ou abîmé dans un amour narcissique pour son double ? L'allusion à l'amour incestueux pourrait éventuellement se déchiffrer dans cette « parenté » ; elle me semble ressortir beaucoup plus clairement à propos du lien entre Clara et Nathanael. « ... Peu de temps après la mort du père de Nathanael, Clara et Lothar [son frère], enfants d'un parent éloigné dont la mort récente les avait aussi laissés orphelins, furent recueillis par la mère de Nathanael dans sa propre maison. Clara et Nathanael éprouvèrent l'un pour l'autre un vif penchant auquel personne au monde n'avait rien à objecter » [*op. cit.*, p. 37]. En effet, personne ne voit malice aux amours enfantines, à commencer par les intéressés eux-mêmes. Il n'en va pas nécessairement de même à l'adolescence, et une similitude se dessine ici avec *Gradiva*. L'une et l'autre œuvre pourraient ainsi être envisagées comme « effet ultérieur d'une relation intime de l'enfance de type fraternel » (cf. p. 25). Malheureusement, la comparaison s'arrête là, car combien différentes sont les conséquences pour Norbert et pour Nathanael : la vie pour l'un, la mort pour l'autre. J'ouvre une parenthèse pour signaler que Freud n'évoque, à propos de Nathanael, que le complexe de castration, alors que nous savons qu'« Au-delà... » est déjà écrit et que sont indiqués ici même, dans « L'inquiétante étrangeté », tous les éléments qui

annoncent la pulsion de mort en tant que déliaison, désobjectalisation et, surtout, *autodestruction*. Le conte d'Hoffmann s'achève par un suicide !

En contrepoint de la problématique de l'inceste et du parricide, le thème du double occupe aussi une position centrale dans *L'homme au sable*. Olympia est un dédoublement de Nathanael. Freud là prend clairement parti (nous nous étions posé la question au sujet de Norbert-*Gradiva*). Avec Hoffmann, nous sommes un cran plus loin, mais, comme avec le roman de Jensen, la fin de l'histoire nous est connue d'avance. Dans *L'homme au sable*, l'identité entre Olympia et Nathanael est indiquée par le fait qu'ils ont le même « père », puis confirmée par les propos de Spallanzani disant à Nathanael que l'opticien Coppola lui aurait volé ses yeux pour les greffer à la poupée<sup>1</sup>.

Ce dédoublement, cet « amour narcissique compulsif et insensé » est indissociable de la problématique incestueuse et parricide dès lors qu'on admet que cette dernière implique la destruction des imagos. Le seul recours qui subsiste, c'est sa propre image, mais dans une complète incertitude sur les distinctions entre ce qui est animé ou inanimé, vivant ou mort, sujet humain ou poupée mécanique, *heimlich* ou *unheimlich*. Le statut de l'objet interne renvoie au statut du sujet, à la représentation que le Je se donne à lui-même face à ses objets au statut douteux, et le jeu du miroir ne peut plus renvoyer que le reflet d'un Je de glace.

C'est peut-être d'ailleurs ce jeu optique qui figure au mieux la principale différence d'évolution entre Norbert et Nathanael. Le héros hoffmannien, à chacun de ses pas, se heurte à un retour de l'identique, comme si le monde représentatif ne tournait plus qu'autour d'une représentation unique, comme si toute perception nouvelle ne pouvait plus convoquer qu'une seule trace, une seule représentation, effaçant du coup toute possibilité d'évaluer quelque distorsion que ce soit (cf. p. 1506). Chez Norbert, du récit de sa maladie et de sa cure se dégage au contraire l'impression que, pas à pas, la rencontre avec l'objet extérieur, avec Zoe, est source de perceptions suffisamment réfractées par le système Pcpt-Cs pour jouer sur des gammes de représentations tolérables. Il y a reliaison, l'énergie pulsionnelle est à nouveau tempérée, les représentations Ics ne font plus irruption dans la Cs, l'épreuve de réalité n'est plus hors jeu. Nathanael regarde le monde

1. La paire Nathanael-Olympia exprime également les vicissitudes de la bisexualité. On pourrait comprendre le scénario comme mise en acte du désir de castration et offrande au père. L'« opération » est pour le moins ratée, dans la mesure où le père non seulement ne cesse pas pour autant d'être le castrateur mais devient même franchement persécuteur (cf. le cercle vicieux des cassures d'adolescence, signalé p. 1498, qui découle de la dépendance aux exigences du surmoi et du fait que les « objets » qui constituent le surmoi sont justement incestueux).

Il me semble qu'on est aussi en droit de voir dans Olympia une *double* représentation : à la fois partenaire du coït incestueux et enfant, produit monstrueux de ce coït. Olympia exprimerait alors une double identification, au niveau du parent tout-puissant et au niveau de l'enfant détérioré, une sorte de pendant (pathologique) à la double identification (normale) du registre postœdipien.

extérieur avec des verres grossissants, mais ceux-ci ont été « biseautés » par l'opticien Coppola et ne lui renvoient que l'insupportable représentation morte-vivante, inanimée-animée, représentation unique et du ça et du surmoi, à la source de l'*Unheimliche*.

Le thème du dédoublement est repris dans les commentaires de Freud sur *Les élixirs du diable* [SE, 17, 234]. Le double peut voir son effet s'inverser. Sorte de trompe-la-mort, d'assurance d'immortalité, « il devient l'inquiétant et étrange envoyé de la mort » lorsqu'il est référé à un narcissisme primaire, à un amour effréné de soi, *non lié*. Ses avatars se retrouveront, à condition toutefois de pouvoir faire du neuf avec du même, sous la forme d'une instance critique « capable de traiter le reste du moi comme un objet » [SE, 17, 235] et d'un pendant qui lui est intimement lié, correspondant à « toutes ces aspirations du moi que les circonstances adverses ont écrasées » [SE, 17, 236]. Si, d'aventure, nous allions oublier la problématique inceste-parricide, une note en bas de page vient nous rappeler que l'étude de Rank sur le double prend comme point de départ un récit dont le héros promet à sa bien-aimée de ne pas tuer l'homme qu'il part affronter en duel. En chemin, il croise son « double » qui a déjà exterminé le rival. Nous savons bien à quelles extrémités peuvent conduire ces instances qui prendront pour nom surmoi et idéal du moi quand elles ne subissent pas les transformations seules à même de les acculturer. Quant à leurs racines, elles se trouvent ici dénoncées on ne peut plus clairement.

L'impuissance (*Hilflosigkeit*) du moi devant ce *démonisme pulsionnel* est évoquée par Freud par le détour d'une expérience personnelle : son égarement involontaire (mais non fortuit) dans les quartiers interdits d'une ville italienne [SE, 17, 237]. Il « veut » fuir mais il est ramené répétitivement sur ses pas. Au sentiment d'impuissance s'ajoute celui de *unheimlich*, d'où l'évidence de la compulsion de répétition.

Ainsi se nouent, au fil des associations freudiennes, le concept d'une compulsion à répéter, la constatation du *démonisme pulsionnel*, dont le principe de plaisir doit subir l'ascendant, et l'*Unheimliche*. Cette étrangeté inquiétante et pourtant familière subsume plusieurs idées complémentaires : l'incertitude entre ce qui est animé et ce qui ne l'est pas ; le clivage et la figure du double, renvoyant à une incertitude sur le statut du sujet lui-même et à un narcissisme négatif ou « primaire » ; l'inceste et le parricide ; l'autodestruction.

C'est dans la dernière partie du chapitre [SE, 17, 239-246] que Freud, sous couvert de fournir de nouveaux exemples indéniables de *unheimlich* va expliciter le lien entre le sentiment d'étrangeté et le vœu incestueux et parricide. La chose la plus étrangement inquiétante de toutes est l'idée de pouvoir être enterré vivant par erreur. Il s'agit de la fantaisie — lascive — de mener une vie *in utero*, fantaisie d'inceste par excellence. Et l'effet d'étrangeté sera d'autant plus marqué que les différences entre réalité psychique et réalité matérielle seront estompées ou qu'un symbole revêtira toutes les fonctions de la chose qu'il symbolise [SE, 17, 244].

« L'inquiétante étrangeté » nous offre un paradigme du rapport du moi et de la pulsion quand la compulsion à répéter entre en jeu. Le moi apparaît alors comme écrasé entre un pulsionnel passablement démoniaque et une instance qui y puise directement ses racines. Cette instance, c'est le futur système surmoi-idéal du moi, qui n'est pas encore nommé comme tel mais clairement décrit comme avatar du dédoublement.

Le texte de Freud permet bien d'entrevoir les conséquences extrêmes qui peuvent résulter de ces offensives contre le moi : son éventuel éclatement ou son morcellement. Sans aller jusqu'à cette catastrophe, nous pouvons penser à la voie médiane indiquée quelques années plus tard dans les deux courts articles sur la psychose, plus particulièrement dans « Névrose et psychose » [42]. Pour éviter la rupture, le moi peut opérer des déformations, voire se diviser ou se scinder [SE, 19, 152-153]. En ce qui concerne l'adolescence, cette « déformation » du moi, pour autant qu'elle doive se produire, se manifestera par la *distorsion de l'image du corps* qui est internalisée après la puberté. Ainsi sera perpétuée la relation de soumission au surmoi infantile, relation maintenant incestueuse.

« Au-delà du principe de plaisir » [19] nous apporte les éléments non explicités dans « L'inquiétante étrangeté » [16] pour pouvoir formuler un véritable modèle de la désorganisation de l'appareil psychique dans les *cassures* de l'adolescence. Ce modèle repose sur l'idée de traumatisme.

Je rappelle préalablement que Freud s'appuie sur quelques exemples précis pour illustrer l'existence, dans l'appareil psychique, d'une tendance plus primitive que le principe de plaisir et indépendante de lui (au-delà) : les névroses traumatiques et les rêves répétitifs [SE, 18, 12-13], le jeu de la bobine [p. 14-17] et la névrose de transfert [p. 18-23]. Il évoque aussi deux situations générales qui entraînent un blocage du principe de plaisir et doivent faire relativiser la dominance de ce dernier sur la vie psychique [p. 9]. Il s'agit de la préséance du principe de réalité, qui est davantage au service des pulsions d'autoconservation, et des conflits développementaux, inhérents à la différenciation de l'organisation psychique. Ceux-ci vont imposer le refoulement de certains instincts qui, s'ils parviennent ultérieurement à contourner la voie barrée à la satisfaction, provoquent un sentiment de déplaisir (plaisir et déplaisir à considérer comme affects conscients) [p. 10-11]. Dans la perspective des conflits d'adolescence, il paraît évident que la problématique incestueuse et parricide, pour une part, mégalomaniacale (ce narcissisme effréné, non lié, dont il vient d'être question), pour une autre part, occupe une position centrale.

Freud, je l'ai déjà mentionné, insiste sur l'idée que les expériences de la sexualité infantile qui resurgissent sous l'effet de la compulsion à répéter « ne comportent aucune possibilité de plaisir et n'ont jamais été la source d'une satisfaction instinc-

tuelle, même avant l'opération du refoulement ». Pour lui, « la première floraison de la vie sexuelle infantile est condamnée à s'éteindre parce que ses aspirations sont *incompatibles avec la réalité* et le stade de développement de l'enfant. Cette extinction se produit dans les pires circonstances et s'accompagne d'affects extrêmement douloureux. Perte d'amour et sentiment d'échec laissent derrière eux *une cicatrice indélébile pour le narcissisme* » [SE, 18, 20]. Il ajoute aussi qu'« aucune leçon n'a été apprise du passé, à l'époque où ces activités n'ont amené que du déplaisir » [p. 21], ce qui est une manière de souligner le caractère foncièrement non éduicable de la pulsion.

Le lien avec la puberté se précise mieux : cette seconde « floraison », décor obligé du passage vers l'âge adulte, est aussi le temps potentiel de la revanche pulsionnelle, où sont en risque de se nouer compulsion de répétition et réalisation de l'irréalisable (irréalisable au temps de la *réalité* de l'impuissance infantile, de l'impuissance du *corps* infantile). — « *Petit (d')homme, ton heure est venue !* » Ainsi pourrait parler cet idéal du moi tout juste évoqué.

Freud reprend le problème du traumatisme et de la névrose traumatique et des garde-fous disponibles ou non pour l'appareil psychique dans les chapitres IV et V [SE, 18, 24-33 ; 34-43]. Il met l'accent sur le pare-excitations, car la protection contre les stimuli constitue une fonction presque plus importante que la fonction réceptrice.

Le système Pcpt-Cs, situé à la frontière du dedans et du dehors, est équipé pour faire face à l'excès d'excitations extérieures grâce au pare-excitations, mais ne dispose pas d'une protection équivalente contre les excitations internes [p. 28-29]. Sur ce plan, deux niveaux de défense entrent en jeu, d'abord le couple plaisir-déplaisir, puis la projection. Ce dernier mécanisme « consiste à traiter les excitations internes qui provoquent un trop grand déplaisir comme si elles opéraient depuis le dehors et non pas depuis le dedans » [p. 29], ce qui rend possible l'intervention du pare-excitations.

L'absence de barrière protectrice contre les excitations internes a pour résultat que celles-ci peuvent occasionner, dans l'économie psychique, des perturbations comparables à celles des névroses traumatiques [p. 34]. La source de ces excitations se trouve dans les *pulsions non liées*, obéissant au processus primaire. La tâche prioritaire de l'appareil psychique consiste donc à *lier* ce pulsionnel en processus primaire pour éviter que n'apparaissent des troubles analogues à une névrose traumatique [p. 34-35]. « La dominance sans entrave du principe de plaisir (et de son avatar, le principe de réalité) n'est possible qu'une fois accompli ce travail de liaison. Jusque-là, la première tâche, qui consiste à assujettir ou lier les pulsions, a la préséance, non pas en opposition au principe de plaisir mais indépendamment de lui, sans égard pour lui » [p. 35].

Le modèle de la cassure se dessinerait ainsi : soit une économie psychique « équilibrée » par rapport aux principes régulateurs représentés par le couple

plaisir-déplaisir et son rejeton, le principe de réalité ; lui succède une autre économie, de déséquilibre, *au-delà du principe de plaisir*, où l'appareil psychique est submergé par un pulsionnel non lié et traumatique. La liaison de ces pulsions, qui est la tâche prioritaire, n'est plus assurée, d'où le recours à d'autres lignes de défense : projection et contre-investissement<sup>1</sup>.

La cassure est précipitée par le changement du principe de réalité, réalité du corps, c'est-à-dire le remplacement de l'impuissance infantile *de facto* par la puissance adulte. Ce changement fonctionne comme appel des pulsions incestueuse et parricide et établit le paradoxe de devoir réfuter le nouveau principe de réalité à défaut de parvenir à faire taire les revendications pulsionnelles.

L'entrée en jeu de la compulsion de répétition est une manière de figurer ce paradoxe, comme issue pathologique de la « névrose » traumatique. « Les manifestations de la compulsion à répéter... ont un caractère pulsionnel marqué et, lorsqu'elles agissent en opposition au principe de plaisir, donnent l'impression qu'une sorte de force "démoniaque" est à l'œuvre » [SE, 18, 35]. Ces démons ont pour nom inceste et parricide. La pulsion n'est pas éducable, elle « ne retient pas les leçons du passé » [p. 21], l'urgence est effectivement dans la liaison. A défaut de cette solution économiquement rentable pour le fonctionnement psychique (et la « liberté » de la pensée), resteront les solutions de rechange, toutes coûteuses car susceptibles de grever plus ou moins lourdement ce même fonctionnement. Quant à une hypothétique « liberté » de la pulsion, elle impliquerait, nous l'avons vu, l'autodestruction<sup>2</sup>.

La compulsion de répétition, au sens strict du terme proposé par Freud, est la caractéristique de ce pulsionnel « brut », au-delà ou en deçà, de la liaison. Son installation peut être conçue comme le ratage d'un processus de liaison-déliation-reliation. Il ne s'agit pas d'une phénoménologie donnée et stéréotypée mais bien d'une économie psychique particulière.

Je formule ainsi le paradoxe qui lui est corrélatif : la réfutation de la représen-

1 La projection va coïncider l'adolescent dans l'indistinction du dedans et du dehors et la confusion des champs de bataille ; le contre-investissement, lui, empêche d'utiliser l'énergie psychique pour d'autres fonctions et peut aboutir à l'inhibition, modalité particulièrement redoutable à cet âge, puisqu'elle correspond à une sorte de prise en glace de tout le fonctionnement mental. exte de Note

2. Il est difficile de se permettre encore le moindre commentaire sur le jeu de la bobine, mais une note en bas de page [SE, 18, 15], sur l'une des versions du jeu du petit-fils de Freud, me semble ne pas avoir toujours retenu suffisamment l'attention. Dans cette version du jeu, il s'agit d'autodisparition et non plus d'un objet-bobine jeté au loin. Ce n'est pas simplement la jubilation spéculaire qui est en cause ici, mais peut-être bien une ébauche de réponse aux questions que Freud se pose sur la source du plaisir dans la répétition d'une expérience en soi pénible (en l'occurrence le départ de la mère du petit garçon). Est-ce le plaisir de la maîtrise, découlant de la possibilité de retourner le passif en actif ? Est-ce le plaisir de la revanche ? Ou bien ce plaisir est-il déjà d'une autre nature, plaisir de l'affranchissement du commerce avec l'objet, victoire d'un narcissisme désobjectalisant ? Quoi qu'il en soit des réponses possibles, le temps « auto » est clairement souligné et je peux difficilement ne pas entendre cette histoire également comme une métaphore évocatrice d'autres histoires, plus tardives, à partir de l'adolescence, quand un acte suicidaire est guidé par ce narcissisme non lié dont nous parlons beaucoup, par l'impossibilité de renoncer à l'omnipotence.

tation du corps adulte (corps puissant) sert à la fois de défense contre la persistance du vœu incestueux et parricide (revendication pulsionnelle manifestée au travers de la compulsion de répétition) et d'attestation (de preuve inconsciente) de son accomplissement. La notion de clivage est donc indispensable pour expliquer la situation<sup>1</sup> : dans une partie clivée du moi, inceste et parricide sont vécus comme « accomplis » ; dans une autre partie du moi, le désir incestueux et parricide est « contenu », mais au prix du déni de la représentation du corps sexué puissant.

« Au-delà... » marque l'introduction d'une exception à la règle qui, depuis 1900, fait du rêve l'accomplissement déguisé d'un désir refoulé [SE, 4, 160]. Cet objectif, poursuivi aussi par les rêves d'angoisse et par les rêves dits de punition, n'est plus celui visé par les rêves répétitifs de la névrose traumatique. Dans ce dernier cas, la fonction du rêve est bouleversée et détournée de son but [SE, 18, 13]. Si l'on admet un au-delà du principe de plaisir, il faut aussi admettre un « temps » où le but de l'activité onirique n'est pas la satisfaction d'un désir. Une telle constatation n'attente en rien à la fonction dévolue ultérieurement à cette activité [p. 33].

Mais quelle serait la *fonction originelle* du rêve si ce n'est pas la satisfaction d'un désir ? Opérer une liaison, faire office de pare-excitations pour le dedans. Ceci étant garanti, le couple régulateur plaisir-déplaisir peut prendre tous ses droits [p. 33]. L'activité de liaison est une condition préliminaire pour que le principe de plaisir entre en jeu et assure sa dominance [p. 62].

Les rêves traumatiques surgissent sous l'emprise de la compulsion de répétition [p. 32]. Et cette compulsion, Freud y reviendra dans ses « Remarques sur la théorie et la pratique de l'interprétation du rêve » [26], ne se contente pas du retour du refoulé sous la seule forme du rêve [SE, 19, 118]. Ces rêves traumatiques signent l'échec total de la fonction onirique (originelle et subséquente) ; ils représentent de véritables « anti-rêves »<sup>2</sup>. Les conséquences vont se faire sentir notamment dans deux domaines qui nous occupent dans le

1. L'idée de clivage n'est précisée par Freud que plus tardivement, dans « Le fétichisme » [43] ; elle est néanmoins tout à fait présente dans l'analyse du conte et du roman d'Hoffmann qui constitue l'armature de l'*Unheimliche*.

2. Sur le plan neurophysiologique, le rêve traumatique se rapproche de la terreur nocturne [28]. Il existe bien une figuration dans le premier qui est absente dans la seconde, mais, ceci mis à part, le rêve traumatique surgit lors du stade IV du sommeil lent, sans apparition de phase paradoxale. A l'inverse du cauchemar, on note des indices de resomatization de l'angoisse. Celle-ci n'a plus rien d'un « signal » ; comme l'effroi, la panique, elle constitue une effraction traumatique que le sujet subit sans défenses. Freud pensait que les rêves traumatiques créent rétroactivement l'angoisse dont l'absence, en tant que signal d'alarme, a justement été la cause de la névrose traumatique [SE, 18, 32]. Ce qu'on observe le plus souvent, c'est l'échec de cette tentative obstinée. Sous l'égide de la compulsion de répétition, le traumatisme est un *autotraumatisme*.

cadre de ce travail : le système surmoi-idéal du moi et le registre de l'acte, dans lequel se spécifie la compulsion de répétition. En effet, c'est l'acte, à défaut du rêve, qui trahit et exprime le retour du refoulé, sous une forme brute, non liée, traumatique et autodestructrice.

Si l'on pense à *L'homme au sable*, l'idée de pulsion de mort est indissociable de celle de surmoi cruel, tyrannique, mortifère [SE, 17, 231] : l'homme au sable est destructeur, il *pousse* littéralement Nathanael au suicide. Le système surmoi-idéal du moi plonge ses racines dans le ça (cf. p. 39). L'innocuité de la pulsion de mort ne peut résulter que d'une activité de liaison réussie. Dans un régime de fonctionnement psychique dominé par la compulsion de répétition, la situation est encore compliquée par l'écart entre surmoi et idéal du moi.

L'idéal du moi a pour fonction, nous dit Freud, de s'accrocher aux aspirations qui ont été écrasées par des circonstances extérieures défavorables [SE, 17, 236], d'être le porte-voix des aspirations à donner corps à l'omnipotence infantile. Le vœu incestueux est ainsi repris par cette instance dont il devient et demeure l'élan primordial. La guerre entre les deux instances naît du fait que l'idéal pousse inlassablement à la réalisation de la tentation incestueuse, tandis que le surmoi s'acharne sur lui dans une implacable vindicte *pour les mêmes motifs*. C'est cette situation que reproduit la compulsion de répétition, situation insensée et paradoxale qui déchire et épingle le moi.

C'est ici l'occasion de cerner un paradoxe créé par l'adolescence elle-même (par l'exigence de travail psychique de transformation), mais dont les conséquences négatives ne se révèlent dans toute leur ampleur qu'en présence d'une cassure dans le processus de développement. Ce paradoxe est énoncé par Freud dans « Le moi et le ça » [44] et répond à la formule suivante : lorsque le moi désexualise un objet investi, il œuvre contre Eros, contre les pulsions de vie, et se met au service de la destructivité, au service des pulsions de mort [SE, 21, 46].

Tout au long de ce travail, nous n'avons cessé de revenir sur la nécessité d'une modification du contenu du surmoi, d'un désinvestissement des objets parentaux dans leur valence d'objets d'amour au profit d'une identification aux parents dans leur polarité active (cf. p. 1498, entre autres). À défaut, la relation d'inféodation du moi au surmoi devient synonyme d'une relation incestueuse. Or, ce travail de désinvestissement et d'identification suppose des déliaisons avant toute reliaison. *Dé liaisons dangereuses*, pour reprendre une expression chère à R. Cahn [45], quand elles ne sont pas tout simplement fatales à l'unité de la psyché, voire à sa vie même. Les déliaisons sont une exigence incontournable de l'adolescence, sinon c'est le processus évolutif qui est entravé. Mais celles-ci une fois intervenues au niveau du surmoi, « la composante érotique ne peut plus lier toute la destructivité qui lui était associée » [SE, 21, 54]. Pour Freud, c'est

de là que le surmoi tirerait sa cruauté [p. 55]. Et la cruauté du ça n'a d'égale que la cruauté possible du surmoi [p. 54]<sup>1</sup> !

L'histoire du surmoi, peut-être l'oublie-t-on parfois, bien que Freud y insiste encore dans « Le moi et le ça », est indissociable de l'évolution diphasée de la vie sexuelle [SE, 21, 35]<sup>2</sup>.

Le paradoxe peut être reformulé ainsi : la psyché est déstabilisée, traumatisée, par un pulsionnel intéressé par les seuls objets qui permettent l'accomplissement du vœu incestueux et parricide ; et c'est justement à quoi cette même psyché ne peut pas renoncer, parce que ce travail repose sur des déliaisons à partir des liaisons existantes<sup>3</sup>. La compulsion de répétition est le témoin de cette perturbation fonctionnelle de l'appareil psychique qui ne peut se désaimanter ni de la forme du fantasme primordial d'inceste, ni de la charge pulsionnelle brute (« démoniaque » dit Freud) que celui-ci véhicule par nécessité. En effet, l'atténuation des forces pulsionnelles et les travestissements des représentations constituent deux variables interdépendantes subsumées par le concept de liaison-déliaison-reliaison.

Le traumatisme provient vraisemblablement autant des effets sur le sujet d'une libido désintriquée que d'une pulsion de mort en tant que telle. L'objet alors ne peut qu'être investi massivement, en tout ou rien, et, source d'une excitation insupportable, amener à une confusion entre sujet, désir et objet du désir. Revenons au drame de Nathanael pour nous en convaincre.

Le héros d'Hoffmann s'est résolu à épouser sa fiancée Clara (cf. p. 1525). Il se trouve avec elle sur la place du marché, où la haute tour de l'Hôtel de Ville projette son ombre gigantesque. La jeune fille propose de monter là-haut... Les deux amants sont au sommet... S'ensuivent délire, tentative de meurtre et suicide ! Prenons la liberté d'entendre la fin de ce conte comme nous écouterions le récit d'un rêve. Il n'est probablement pas indispensable d'avoir lu *Sur le rêve* [47], et plus particulièrement les quelques pages sur les symboles ajoutées en 1911 [SE, 5, 682-685], pour voir un lien avec le coït. Ce coït rendu possible par l'avènement de la puberté entraîne la catastrophe finale. Le « moment » psy-

1. B. Rosenberg [46, p. 567] estime que l'ordinaire cruauté du surmoi n'est que le prix payé à ce dernier par le moi en échange de la fonction de liaison de la pulsion de mort exercée par le surmoi. Il souligne par ailleurs l'importance des processus de liaison-déliaison-reliaison et la protection garantie par un investissement d'emblée bipulsionnel de l'objet [p. 561]. Effectivement, quand il y a cassure du processus d'adolescence, ces garde-fous volent en éclat, il n'y a plus d'arrimage de l'énergie psychique, partant de l'appareil psychique lui-même.

2. Le seul doute, me semble-t-il, tient aux différences de rédaction entre la version anglaise officielle d'après 1927 et la version allemande passée à la postérité. Suivant les lectures, cette instauration diphasée de la sexualité humaine serait à l'origine même du complexe d'Œdipe ou bien à l'origine de son refoulement.

3. Quand je parle de pulsion et de liaison, il s'agit bien sûr du représentant psychique de la pulsion, lequel est *lié* par la représentation de chose. L'énergie pulsionnelle commence ainsi à être limitée et sera de mieux en mieux tempérée au gré des déliaisons et reliaisons successives.

chotique<sup>1</sup> est précipité par un rapprochement libidinal avec l'objet, comme l'expérience clinique nous le montre si souvent et comme quelques auteurs l'ont fort bien décrit (par exemple P. N. Pao [49], plus récemment B. Rosenberg [46]). Mais l'expérience analytique nous apprend surtout qu'un tel scénario peut briser la psyché, puis laisser le champ libre à l'autodestruction, quand un certain nombre de conditions se trouvent réunies en plus de l'investissement massif de l'objet.

Il faut notamment qu'une paralysie du processus de transformation psychique de l'adolescence ait empêché la mise en place d'une solution « définitive », c'est-à-dire économiquement viable, au désir incestueux. Si une pleine fonction du rêve ne peut pas contribuer à une telle issue heureuse, l'objet reste un objet incestueux, et toute proximité est synonyme d'accomplissement incestueux et parricide. Il faut tenir compte également des enjeux narcissiques, déjà signalés un peu plus haut. L'achèvement de la maturation corporelle permet la réalisation de ce qui était irréalisable au temps de la réalité de l'impuissance du corps infantile. La possibilité est offerte d'un assouvissement pulsionnel où soit aussi vengé le camouflet autrefois infligé à l'omnipotence infantile. Mais, s'agissant de narcissisme tout-puissant, nous devons nous souvenir que la haine est au rendez-vous, même si cela peut paraître une fois de plus paradoxal alors qu'il est question d'objet du désir. Cette haine, engendrée par la reconnaissance que l'objet n'est pas consubstantiel au sujet — il l'est d'autant moins qu'il est davantage désiré — demande satisfaction et se mesure à l'aune de l'intensité du désir (cf. aussi Bion [31, p. 103]).

Le rêve est un modèle de l'activité psychique de liaison. En l'absence de ce pare-excitations pour le dedans<sup>2</sup>, les fantaisies incestueuses et parricides deviennent traumatiques car plus rien ne s'oppose à leur irruption dans la conscience. A ce pulsionnel brut et non lié propulsé par l'inconscient fait face le même pulsionnel, brut et non lié, jailli du surmoi. La destruction des coordonnées œdipiennes est *auto*destruction.

Cette autodestruction s'achève avec le suicide de Nathanael. Les adolescents ou les jeunes adultes qui viennent chercher de l'aide et dont le fonctionnement psychique est marqué au sceau de la compulsion de répétition expriment

1. Comme les Laufer [48, p. 156], je différencie les épisodes psychotiques, le fonctionnement psychotique et la psychose constituée. Les premiers peuvent être instantanés, par exemple dans un geste suicidaire. Le second peut s'observer comme caractéristique durable du fonctionnement mental, notamment dans les pathologies addictives lourdes. La troisième marquerait la cessation des doutes quant à la pertinence des solutions pathologiques. Pour nos collègues britanniques, ces diagnostics s'appliquent en principe exclusivement à l'adolescence compte tenu du rôle central qu'y joue la réalité corporelle : c'est l'image du corps qui est l'instrument sélectif des efforts pour déformer la réalité ou couper la relation à la réalité.

2. J.-B. Pontalis relève aussi chez Freud cette complémentarité entre le pare-excitations, contre le dehors, et le rêve, contre le dedans [50, p. 269].

généralement leur pathologie, eux aussi, sous une forme agie. Les aspects auto-destructeurs de leur comportement ressortent clairement même quand celui-ci n'est pas ouvertement et répétitivement suicidaire. Une fois la cassure advenue, les symptômes agis revêtent souvent une fonction en apparence anti-objectale, comme P. Jeammet l'a relevé [51]<sup>1</sup>. Cette lutte contre l'objet, ou contre l'investissement d'un objet significatif, à cause du clivage maintenant installé, est à la fois une défense contre l'angoisse panique impliquée par la répétition du scénario fantasmatique et le signe de l'activité d'un pulsionnel brut, non lié, qui « répète » inlassablement ce scénario inconscient.

Les patients évoqués par P. Jeammet correspondent bien à un modèle de l'acte comme anti-orgasme, en opposition à l'action dont le prototype serait l'orgasme. N'oublions pas pour autant que le moment de la cassure et l'entrée en jeu de la compulsion de répétition coïncident avec la « réalisation » d'un scénario incestueux et parricide. Pour pouvoir rester du côté du principe de plaisir, il faut le rêve. Une activité onirique dans sa pleine intégrité est indispensable pour damer le pion à la pulsion de mort.

#### *Pour conclure*

Je rappelle la thèse avancée dans ce rapport : après la puberté, rêve et action témoignent de la capacité de *travail* de l'appareil psychique pour *lier* le pulsionnel. L'activité onirique, pour autant qu'elle fonctionne sans ratés, constitue une solution définitive à la tentation incestueuse et parricide. A cette condition, la compulsion de répétition peut ne pas entrer en jeu ; et l'action, à la différence d'un accomplissement incestueux, peut permettre une « vraie quête objectale », différée jusqu'à la puberté.

Défendre une telle thèse n'attente en rien à la notion de continuité de la vie psychique. Le rêve — réussi ou raté — est aussi une caractéristique de l'activité nocturne de la psyché infantile. Utile, voire nécessaire avant la puberté, il devient toutefois *indispensable* quand la maturité est achevée. Si le rêve remplit sa fonction, il constitue la « voie royale » où les désirs œdipiens se pérennisent en toute méconnaissance et s'assouvissent en toute impunité.

La psyché adolescente est face à des exigences contradictoires : d'un côté, trouver une issue à la tentation de l'inceste et du parricide en échange de la possibilité d'intégrer les attributs de la puissance sexuelle (cette solution exige une modification du contenu du surmoi) ; d'un autre côté, tenir compte de l'indes-

1. « Le comportement devient de plus en plus délibidinalisé, purement mécanique..., l'auto-érotisme perd toute dimension érotique et de plaisir... » [p. 71].

tructibilité des désirs inconscients, désirs qui ne peuvent pas être « abandonnés ». Ce dilemme est une source potentielle d'écartèlement. Les transformations psychiques imposées par le nouveau principe de réalité (réalité du corps) supposent des déliaisons avant toute reliaison. Le risque d'une rupture de l'unité de la psyché, avec l'instauration possible d'un clivage, est incontournable. A défaut, c'est un autre danger qui guette : l'inhibition et la mise sous scellés de l'évolution.

Freud a toujours été préoccupé par l'éventualité de ces mouvements contre-évolutifs qui mettent le sujet en situation d'impasse. Il y revient dans le dernier chapitre d'*Inhibition, symptôme et angoisse* [52], où il reparle de la compulsion de répétition, insiste, une fois encore, sur l'importance du caractère diphasé de l'évolution psychosexuelle et, surtout, souligne le danger que la sexualité réactivée à la puberté ne subisse un sort analogue à celui des prototypes infantiles [SE, 20, 155]. Le lien entre compulsion de répétition et déni de la réalité du corps sexué (corps maintenant puissant) est ainsi clairement indiqué.

Dans « Au-delà... » [19], Freud ne cesse de nous répéter que l'enfant a été floué [SE, 18, 20]. Les soi-disant délices de la sexualité infantile sont un leurre. Celle-ci n'a pas pu apporter de satisfactions instinctuelles à cause de l'immaturation *de facto* (à cause de l'impuissance du corps). La sexualité infantile reste avant tout l'« infantilisme de la sexualité » [53] [SE, 7, 275]. La blessure narcissique qui en résulte laisse une cicatrice indélébile. Par rapport à cette blessure, c'est probablement l'auto-érotisme qui sauve le narcissisme de l'enfant. L'omnipotence peut y récupérer des forces. On mesure l'enjeu à l'apparition de la sexualité adulte et des exigences de la quête objectale.

De son côté, la pulsion n'est pas éduicable. Elle est « démoniaque », ce que nous savions depuis *L'interprétation des rêves* [1], où sont évoquées ces « forces incontrôlées et indestructibles qui agissent dans notre esprit, la puissance *démoniaque* qui est à l'origine du désir de rêve et qui est à l'œuvre dans notre inconscient » [SE, 5, 614]. Ainsi, à l'adolescence, peuvent se nouer triomphe narcissique omnipotent, temps de la revanche, et réalisation de l'« irréalisable », irréalisable au temps de l'impuissance du corps infantile, laissant le champ libre à la compulsion de répétition si la fonction onirique ne peut pas travailler à plein.

A partir de l'adolescence, l'union omnipotente avec la mère *est* l'inceste, même si les fantaisies autour de l'« unité perdue » sont contenues dans des expériences de gratification et une image du corps qui remontent à la période précédente. Je n'ai pas abordé ici la question de la prégenitalité, parce que j'ai choisi délibérément un axe où le problème de l'intégration du corps génital est prioritaire (la différenciation entre masculin et féminin est la tâche spécifique de la puberté).

J'ai souligné le rôle du surmoi et la nécessité du remaniement des identifications qui le constituent. Né du combat contre la libido [SE, 19, 56], le surmoi est aussi — c'est son paradoxe — le porte-étendard de la pulsionnalité la plus débridée, dès lors, mortifère. La libido interdite est impliquée dans le conflit œdipien, en cela elle est bien incestueuse, mais l'adolescence contribue spécifiquement au renforcement de la dimension mortifère à cause des *déliasions* exigées par les nouveaux mouvements identificatoires.

Cela dit, quelque chose de l'ordre d'une « duperie » n'en reste pas moins inhérent au fonctionnement même de la psyché dans sa caractéristique non seulement de complexité mais aussi d'hétérogénéité : l'objet incestueux doit être « perdu », mais il doit l'être au regard du surmoi ; il est par ailleurs gardé, dans une organisation constituée de jeu de caches. Une telle « duperie » peut être érigée en principe d'existence, après la fin de l'adolescence, chez le pervers-psychotique, mais elle peut demeurer un simple artifice lié à la diversité de la psyché dans les autres modalités du fonctionnement mental.

Cette complexité-hétérogénéité a disparu, apparemment, sous l'égide de la compulsion de répétition : ce qui est répété est monotone, standardisé. Mais elle me paraît aussi largement perdue de vue dans les théories qui fondent l'essentiel de l'évolution du fonctionnement psychique sur le passage de la position schizoparanoïde à la position dépressive. C'est à l'adolescence que ces aspects complexes et hétérogènes se mettent en place, à l'issue des modifications du contenu du surmoi et de la relation moi-surmoi, marquant ainsi une radicale différence avec la psyché infantile.

L'une des fonctions les plus fondamentales de l'appareil psychique consiste à lier les pulsions (en cela le rêve est un modèle), à remplacer le processus primaire par le processus secondaire [SE, 18, 62]. Mais une complète dominance du second sur le premier n'est vraisemblablement pas possible avant la maturité [SE, 5, 603]. En effet, dans le cheminement de la pensée freudienne, se dégage une interdépendance entre les transformations psychiques de l'adolescence et l'établissement de l'épreuve de réalité, la pensée, le jugement, le passage du moi-plaisir au moi-réalité, corrélatif de la modification de la pulsion sexuelle de l'auto-érotisme jusqu'à l'amour d'objet, lequel ne peut pas être atteint avant la puberté. L'ensemble de ces changements débouche sur l'action, qui se substitue à la décharge motrice. L'action elle-même se vectorise dans le modèle de l'orgasme.

L'épreuve de réalité est peut-être destinée à demeurer quelque peu chancelante dans le domaine de la sexualité à cause du double écart qui sépare, dans leur évolution, pulsions de vie et pulsions sexuelles, sexualité infantile et sexualité

adulte. L'adolescence serait dès lors à une croisée de chemins où rêve, perception et hallucination seraient susceptibles de se mélanger. Mais ce serait une adolescence où la logique des images l'aurait emporté sur la logique de la pensée. En mettant l'accent sur rêve *et* action, j'ai cherché à montrer que les deux « logiques » étaient indispensables et indissociables.

François Ladame  
7, chemin du Connétable  
CH 1223 Cologny

## BIBLIOGRAPHIE

- [1] Freud S., *The interpretation of dreams* (1900), *SE*, 4-5, 1-621 ; trad. franç. *L'interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1967.
- [2] Freud S., Formulations on the two principles of mental functioning (1911), *SE*, 12, 218-226 ; trad. franç. Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques, in *Résultats, idées, problèmes, 1*, Paris, PUF, 1984, 135-143.
- [3] Freud S., *Three essays on the theory of sexuality* (1905), *SE*, 7, 130-243 ; trad. franç. *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 1987.
- [4] Laufer M., Laufer E., *Adolescence and developmental breakdown. A psychoanalytic view*, New Haven, Yale Univ. Press, 1984 ; trad. franç. *Adolescence et rupture du développement. Une perspective psychanalytique*, Paris, PUF, 1989.
- [5] Freud S., *An outline of psychoanalysis* (1940), *SE*, 23, 144-207 ; trad. franç. *Abrégé de psychanalyse*, Paris, PUF, 1967.
- [6] Freud S., The infantile genital organization (an interpolation into the theory of sexuality) (1923), *SE*, 19, 141-145 ; trad. franç. L'organisation génitale infantile, *OCP*, 16, 305-309.
- [7] Freud S., Negation (1925), *SE*, 19, 235-239 ; trad. franç. La négation, in *Résultats, idées, problèmes, 2*, Paris, PUF, 1985, 135-139.
- [8] Freud S., Creative writers and day-dreaming (1908), *SE*, 9, 143-153 ; trad. franç. Le créateur littéraire et la fantaisie, in *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985, 33-46.
- [9] Green A., Séminaire de Genève, 1983-1990 (non publié).
- [10] Gutton P., L'éprouvé originaire pubertaire et ses représentations, *Adolescence*, 1990, 8, 355-367.
- [11] Green A., Pulsion de mort, narcissisme négatif, fonction désobjectalisante, in A. Green et al., *La pulsion de mort*, Paris, PUF, 1986, 49-59.
- [12] Freud S., *Civilization and its discontents* (1930), *SE*, 21, 64-145 ; trad. franç. *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 1971.
- [13] Freud S., Some additional notes on dream-interpretation as a whole (1925), *SE*, 19, 127-138 ; trad. franç. Quelques additifs à l'ensemble de l'interprétation des rêves, in *Résultats, idées, problèmes, 2*, Paris, PUF, 1985, 141-152.
- [14] Fain M., Une sémiologie du rêve ?, *Les Cahiers du Centre de Psychanalyse et de Psychothérapie*, 1989, 19, 17-35.

- [15] Freud S., Hysterical phantasies and their relation to bisexuality (1908), *SE*, 9, 159-166 ; trad. franç. Les fantasmes hystériques et leur relation à la bisexualité, in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, 149-155.
- [16] Freud S., The « uncanny » (1919), *SE*, 17, 219-252 ; trad. franç. L'inquiétante étrangeté, in *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985, 209-268.
- [17] Ladame F., Adolescence and the repetition compulsion, *Int. J. Psychoanal.*, 1991, 72, 253-273.
- [18] Jones E., *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, 3, trad. franç., Paris, PUF, 1969.
- [19] Freud S., Beyond the pleasure principle (1920), *SE*, 18, 7-64 ; trad. franç. Au-delà du principe de plaisir, in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981, 41-115.
- [20] Freud S., A metapsychological supplement to the theory of dreams (1917), *SE*, 14, 222-235 ; trad. franç. Complément métapsychologique à la doctrine du rêve, *OCP*, 13, 245-258.
- [21] Lazarovici R., Les rêveries de l'adolescence : un trouble de penser ?, *Adolescence*, 1988, 6, 231-252.
- [22] Kestemberg E., Quelques notes sur la « phobie du fonctionnement mental », *Rev. fr. Psychanal.*, 1986, 50, 1339-1344.
- [23] Freud S., Delusions and dreams in Jensen's *Gradiva* (1907), *SE*, 9, 7-95 ; trad. franç. *Le délire et les rêves dans la Gradiva de W. Jensen*, Paris, Gallimard, 1986.
- [24] Green A., Folie et psychose, in F. Caroli (éd.), *Spécificité de la psychiatrie*, Paris, Masson, 1980, 79-92.
- [25] Barande R., La « pulsion de mort » comme non-transgression, *Rev. fr. Psychanal.*, 1968, 32, 465-492.
- [26] Freud S., Remarks on the theory and practice of dream-interpretation (1923), *SE*, 19, 109-121 ; trad. franç. Remarques sur la théorie et la pratique de l'interprétation du rêve, *OCP*, 16, 167-179.
- [27] Lesourne O., Le rêve aujourd'hui. Aperçu sur la littérature analytique contemporaine, *Topique*, 1990, 45, 83-116.
- [28] Porret J.-M., Particularités et incidences de la vie psychique nocturne chez l'enfant et l'adolescent, *Psychiatr. Enfant*, 1987, 30, 329-374.
- [29] Segal H., The function of dreams, in *The work of Hanna Segal*, New York, Aronson, 1981, 89-97.
- [30] Grinberg L., Dreams and acting out, *Psychoanal. Q.*, 1987, 61, 155-176.
- [31] Bion W.-R., *Aux sources de l'expérience*, trad. franç., Paris, PUF, 1979.
- [32] Root N., Some remarks on anxiety dreams in latency and adolescence, *J. Amer. Psychoanal. Assn.*, 1962, 10, 303-322.
- [33] Dadoun R., Les ombilics du rêve, *Nouv. Rev. Psychanal.*, 1972, 5, 239-254.
- [34] Gédance D., Costoulas A., Quelques réflexions sur la signification de l'apparition de rêves dans une psychothérapie analytique d'adolescente, *Adolescence*, 1988, 6, 315-322.
- [35] Brusset B., Rêve et anorexie mentale, *Adolescence*, 1988, 6, 323-334.
- [36] Green A., L'*acting (in/out)* et le processus analytique, *Rev. fr. Psychanal.*, 1968, 32, 1071-1076.
- [37] Boesky D., Acting out : a reconsideration of the concept, *Int. J. Psychoanal.*, 1982, 63, 39-55.
- [38] Fénichel O., On acting, *Psychoanal. Q.*, 1946, 15, 144-160.

- [39] Guillaumin J., *Le rêve et le moi*, Paris, PUF, 1979.
- [40] Freud S., Remembering, repeating and working-through (1914), *SE*, 12, 147-156 ; trad. franç. Remémoration, répétition et élaboration, in *La technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1953, 105-115.
- [41] Green A., *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Paris, Ed. de Minuit, 1982.
- [42] Freud S., Neurosis and psychosis (1924), *SE*, 19, 149-153 ; trad. franç. Névrose et psychose, in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, 283-286.
- [43] Freud S., Fetishism (1927), *SE*, 21, 152-157 ; trad. franç. Le fétichisme, in *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, 133-138.
- [44] Freud S., The ego and the id (1923), *SE*, 19, 12-66 ; trad. franç. Le moi et le ça, *OCP*, 16, 257-301.
- [45] Cahn R., *Adolescence et folie. Les déliaisons dangereuses*, Paris, PUF, 1991.
- [46] Rosenberg B., Pulsion de mort et intrication pulsionnelle, *Rev. fr. Psychanal.*, 1989, 53, 557-576.
- [47] Freud S., On dreams (1901), *SE*, 5, 633-686 ; trad. franç. *Sur le rêve*, Paris, Gallimard, 1988.
- [48] Laufer M., Laufer E., La psychose à l'adolescence : réalité ou fiction ?, in F. Ladame, P. Gutton, M. Kalogerakis (éds), *Psychoses et adolescence*, Paris, Masson, 1989, 156-162.
- [49] Pao P. N., *Schizophrenic disorders*, New York, Int. Univ. Press, 1979.
- [50] Pontalis J.-B., La pénétration du rêve, *Nouv. Rev. Psychanal.*, 1972, 5, 257-271.
- [51] Jeammet P., Les destins de l'auto-érotisme à l'adolescence, in A.-M. Alléon, O. Morvan, S. Lebovici (éds), *Devenir « adulte » ?*, Paris, PUF, 1990, 53-79.
- [52] Freud S., *Inhibitions, symptoms and anxiety* (1926), *SE*, 20, 87-172 ; trad. franç. *Inhibition, symptôme et angoisse*, Paris, PUF, 1951.
- [53] Freud S., My views on the part played by sexuality in the aetiology of the neuroses (1906), *SE*, 7, 271-279 ; trad. franç. Mes vues sur le rôle de la sexualité dans l'étiologie des névroses, in *Résultats, idées, problèmes*, 1, Paris, PUF, 1984, 113-122.